

NOUVEAU JOURNAL

HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

DEDIÉ AU ROI.

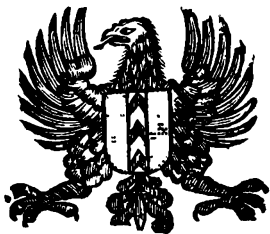
---

---

JUIN 1775.

---

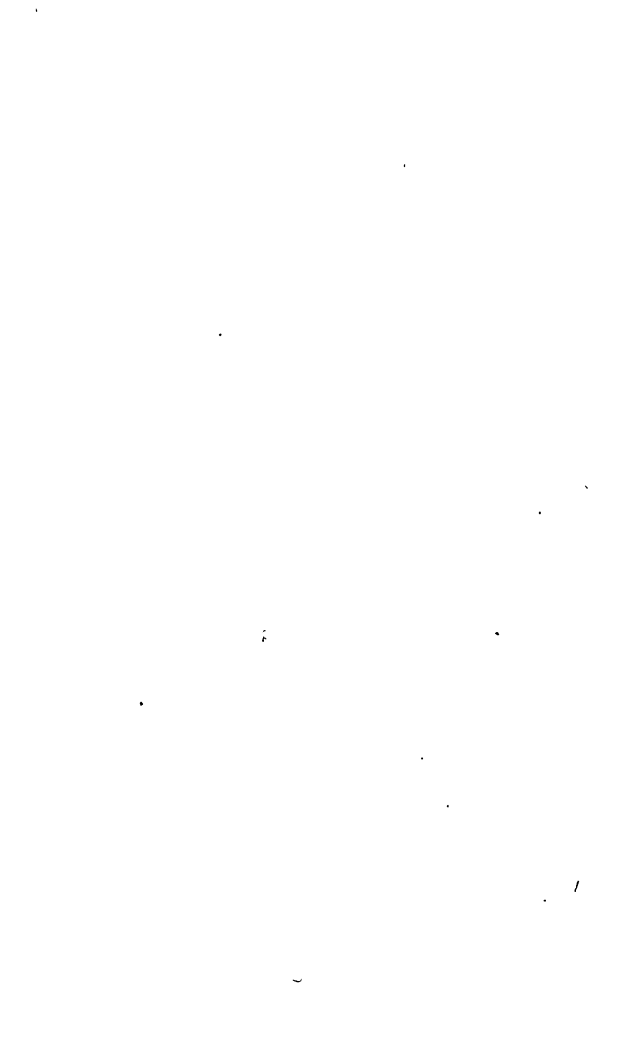
---



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





---

NOUVEAU JOURNAL  
HELVÉTIQUE.

---

J U I N 1775.

---

PREMIERE PARTIE.  
ANNALES LITTÉRAIRES  
DE LA SUISSE.

---

I. *Encyclopédie universelle*. Tome XLI.  
Yverdon, 1775, in-4<sup>o</sup>.

**N**ous choisissons dans ce volume l'article Transpiration du corps humain, & celui de Transpiration des plantes; le premier fait de nouveau par un savant très-illustre; le second qui ne se trouve point dans l'encyclopédie de Paris, & qui est suppléé ici: tous les deux fort intéressans.

La transpiration ou la perspiration, est l'action par laquelle les humeurs superflues du corps sont poussées au-dehors par les pores de la peau.

C'est une découverte d'Héraclite, adop-

tée par Hipocrate ; mais Sanctorius est le premier qui ait cherché à en déterminer la proportion avec les autres excrétiens du corps humain.

Cette vapeur s'apperçoit quelquefois à l'œil, & on a essayé de la recevoir en faisant passer un bras échauffé dans un ballon à demi rempli de sel ammoniac.

Le feu électrique est une autre matière qui sort du corps humain. En quittant ou ses bas ou sa chemise dans l'obscurité, quelques personnes ont apperçu des étincelles, comme quand on frotte le dos d'un chat à rebrousse-poil, sur-tout les noirs.

Des particules odorantes sortent aussi avec la transpiration, qui font qu'un chien, dont l'odorat est très-subtil, poursuit un lievre, reconnaît un renard, ou suit les traces de son maître, qu'il cherche.

Les alimens & sur-tout les boissons fournissent la matière de la transpiration, excitée & entretenue par la chaleur & l'exercice. La sueur est une transpiration plus abondante & accidentelle, accompagnée d'une huile qui suinte des glandes cutanées.

Sanctorius & divers autres après lui ont voulu évaluer la transpiration par livres & par onces. Mais il y a bien des difficultés, & par-là même de l'incertitude dans ces évaluations.

Supposant le poids de l'homme le même dans un jour que dans l'autre, la différence du poids des alimens & des boissons, avec la somme de l'urine & des excréments, devait, selon eux, faire le poids de la transpiration.  $a + b - u - e = t$ . C'est là leur formule.

Il y a sans doute plusieurs incertitudes dans ce calcul. La matière qu'exhalent les artères, la perspiration pulmonaire, ne passent point par la peau. Les sueurs & les immondices qui s'attachent au linge, la salive, le mucus de toute espèce, tout cela devrait être déduit de la perspiration. On devrait de plus y ajouter l'inhalation pulmonaire & cutanée.

Personne n'a fait monter la perspiration plus haut que Sanctorius, qui l'évalue à 5 livres en 24 heures. M. Home l'a trouvée très-variable; dans une heure, de deux tiers d'once à six onces. M. Rye a déterminé la proportion de l'urine à la perspiration, comme de deux à trois. Le terme moyen serait par jour de 56 onces environ de transpiration. Keil croit la perspiration un peu inférieure à l'urine. Dodart n'a évalué cette transpiration journalière qu'à 33 onces. Il résulte du terme moyen de ces observations, que la transpiration est à peu près égale à l'urine,

supérieure en été , inférieure en hiver.

La transpiration est augmentée par la quantité de liquide bu chaudement ; par la laxité de la peau ; par la vitesse augmentée dans le sang par le mouvement ; par le froid extérieur avec un mouvement du corps capable de l'échauffer ; par le torrent électrique ; par le frottement ; par la quantité des alimens , & leur nature aqueuse , &c. Le froid qui frappe subitement la peau , repousse la transpiration & la change en urine. L'indigestion la diminue souvent. La dureté de la peau des vieillards la diminue aussi.

Cependant la transpiration peut varier au sextuple, sans que le corps en aperçoive d'incommodité considérable.

Nous recevons beaucoup d'humidité par l'inhalation , ce qui rend l'évaluation de la transpiration très - incertaine. Notre peau boit aussi l'humidité , puisque les liqueurs spiritueuses , le mercure même , appliqués en-dehors , peuvent la pénétrer.

Je viens à la transpiration des plantes qui est aussi incertaine , mais encore plus difficile à évaluer avec précision.

MM. Hales , Guettard & Bonnet se sont occupés des expériences propres à constater cette transpiration des végétaux.

Hales prit la plante nommée *soleil* ou *co-*

*Pona solis*, qui avait 3 pieds de hauteur, placée dans un vase de terre; & avec toutes les précautions observées, les rectifications & déductions faites, il résulta, en pesant soir & matin le vase & la plante pendant quinze jours du mois de juillet, que la plus grande transpiration pendant 12 heures d'un jour sec & chaud était d'une livre 14 onces, & que le terme était d'une livre 4 onces, ou 34 pouces cubiques, si l'on suppose qu'un pouce d'eau pèse 254 grains.

Quand les nuits étaient chaudes, sèches, sans rosée, l'évaporation allait jusqu'à 3 onces; s'il y avait eu rosée ou pluie, on ne remarquait plus de transpiration, & le pot avec la plante par l'imbibition augmentaient même plus ou moins de poids.

Les feuilles sont le principal organe de la transpiration des végétaux. Plus les feuilles sont grandes, plus la transpiration est abondante. En comparant les surfaces de la plante au-dehors avec celle des racines humectées au-dedans, Hales trouva que la quantité des sucs pompés ou aspirés étaient en proportion réciproque des racines avec les feuilles.

Voici le résultat de plusieurs expériences faites sur plusieurs plantes, avec autant de soin que de sagacité, & que cet auteur célèbre détaille dans sa *statique des végétaux*.

## 8 JOURNAL HELVETIQUE.

La transpiration, toutes choses d'ailleurs égales, est proportionnelle à la surface des parties transpirantes.

La température de l'air influe beaucoup sur cette transpiration; le froid & l'humidité la diminuent ou la suppriment entièrement.

La grande transpiration, toutes choses égales, se fait depuis 6 heures du matin à midi. Pendant la nuit elle est peu considérable, souvent nulle.

Quelquefois les plantes imbibent l'eau par les feuilles très-sensiblement, au lieu de transpirer.

La transpiration trop abondante, relativement à l'aspiration par les racines, fatigue la plante; elle se fane, ou périt.

La transpiration interceptée pendant longtemps, rend la plante malade.

Une plante vigoureuse, toutes choses égales, transpire plus qu'une plante languissante.

Un jardinier intelligent comprend pourquoi il est obligé de retrancher beaucoup de branches d'un arbre qu'il transpose.

M. Guettard, dans des mémoires lus en 1748 & 1749 à l'académie royale, rend compte des expériences ingénieuses qu'il a faites dans les mêmes vues que Hales.

Il nous apprend qu'une branche de cor-



nouiller donnait en transpiration dans un jour sec presque le double de son poids. D'autres plantes ne donnaient que la moitié de leur poids; le plus grand nombre autant que leur poids, pourvu qu'elles fussent bien exposées au soleil libre.

De là M. Guettard a tiré deux regles, c'est qu'il faut diminuer la transpiration des plantes qui ont assez de faveur, mais dont on veut augmenter la délicatesse; qu'il faut au contraire augmenter la transpiration des fruits & des plantes succulentes, mais qui manquent de faveur. Les mêmes plantes en effet sont plus aromatiques dans les climats chauds, où elles transpirent beaucoup.

M. Guettard s'est convaincu qu'en couvrant le dessus ou le dessous des feuilles d'un vernis, on diminuait la transpiration, & qu'on affaiblissait la plante, qui souffrait de cette épreuve.

On s'est convaincu aussi par l'expérience, que tous les arbres qui ne se dépouillent point de leurs feuilles, transpirent beaucoup moins.

Tout le liquide qui sort par la transpiration de toutes les plantes quelconques, ne differe en rien de l'eau commune. Ainsi le passage au travers des vaisseaux de la plante ne lui communique aucune qualité particulière.

On s'est assuré encore que la transpiration est moins forte en juin qu'en juillet, en juillet qu'en août, & que dès le mois de septembre elle diminue; que dans les tems couverts ou de pluie elle diminue; qu'elle n'est jamais plus abondante que dans les tems secs; que les fruits & les fleurs transpirent moins que les feuilles; que la transpiration des branches un peu endurcies est très-faible; enfin qu'outre la transpiration, il sort de certaines plantes une vapeur subtile, qui répand une odeur plus ou moins sensible, & que ces parties odorantes n'ont rien de commun avec le liquide qui sort par la transpiration.

II. *Elémens d'agriculture, fondés sur les faits & les raisonnemens; ouvrage qui a remporté le prix de la société économique de Berne en 1774. Par M. BERTAND, premier pasteur à Orbe, doyen de la classe d'Orbe & de Grandson, membre de la société économique de Berne, &c. Berne, 1775, in-8<sup>o</sup>.*

CONSACRER ses veilles, ses talens & ses connaissances à l'utilité pulique, c'est sans doute remplir les devoirs de l'homme, du citoyen & du chrétien. Tels ont toujours été les objets des travaux multipliés de

M. Bertrand, connu si avantageusement dans la république des lettres par plusieurs ouvrages excellens, toujours destinés à l'avantage de la société. Il a déjà plusieurs fois été couronné par la société économique de Berne, & les mémoires de cette illustre société sont remplis de piéces scélées du sceau de l'approbation de ces justes estimateurs du vrai mérite. Le livre que nous annonçons, utile aux propriétaires & aux cultivateurs, fait également honneur à la société qui en a prescrit les vues & tracé le plan, comme au savant qui a su le remplir avec autant de précision que de clarté & de justesse.

On y a suivi la méthode iocratique. Ce sont huit entretiens entre un propriétaire instruit & un fermier de bon sens. La forme de dialogue ne nuit ni à l'ordre ni à la précision, & ne donne lieu à aucune inutilité, ni à aucune longueur. Tous les préceptes essentiels de la culture sont renfermés dans 168 pages, avec leurs raisons & leurs fondemens. On n'y trouvera rien d'inutile, pour faire parade d'une vaine science, & on n'y a rien omis d'important; ce petit livre répandu dans les campagnes, ne peut qu'y être d'un grand usage. Les maîtres d'école, dans les villages, devraient en être pourvus, & l'expliquer aux écoliers adultes, après avoir enseigné le catéchisme. A quoi

fervirait cet ouvrage, s'il n'était lu que de ceux qui sont dans l'habitude d'acheter des livres & de lire? Il faudrait qu'il fût lu de tous ceux pour qui l'almanach est un livre.

Le premier entretien roule sur le choix des semences & sur leur préparation, sur la manière dont elles se développent dans la terre, & dont leurs diverses parties concourent à la germination. On y enseigne comment les graines doivent être préparées pour être semées. On y distingue le froment mâle du froment femelle, & on y parle en passant de l'invariabilité constante des especes.

Les parties des plantes sont le sujet du second entretien. La sève monte dans les plantes par les racines qui la pompent. Elle circule par le moyen des feuilles, qui servent à faire transpirer les parties aqueuses superflues, & ces mêmes feuilles s'imbibent aussi de l'humidité de l'air & de ses vapeurs. Ces feuilles protègent encore les boutons; & donnant prise au vent, elles font que l'arbre ou la plante sont agités, ce qui favorise le cours de la sève. Il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles quelquefois sur la même plante, d'autres fois sur des tiges différentes. La poussière des sommets, poussée par le vent ou par quelque autre moyen, féconde les fleurs femelles, qui sans cela restent sté-

riles. La plante est recouverte d'une écorce qui garantit les canaux & les tuyaux intérieurs, comme la moelle est préservée par la contexture des fibres. Les herbages ont outre cela des nœuds qui fortifient la tige, & qui, par leur tissu plus serré, servent encore à filtrer & à préparer les suc, avant qu'ils parviennent à l'épis & au grain.

C'est par le moyen de toutes ces parties que la plante se nourrit, croît & se développe. Cette nourriture est l'objet du troisieme entretien. Il entre dans la nourriture des plantes, des suc aqueux, ou de l'eau, qui tient en dissolution une terre très-fine qui est calcaire ou alkaline, & qu'on peut nommer élémentaire, des sels & des parties grasses & huileuses. La fermentation excitée dans la terre par la chaleur, avec le concours de la chaleur extérieure, fait monter cette eau chargée de ces diverses parties mêlées & dissoutes, de même que le soleil fait élever en vapeurs l'eau d'un étang. La finesse des tuyaux des plantes favorise encore l'ascension de ces suc, comme l'on voit monter l'eau dans un petit tuyau de verre, dont l'extrémité est plongée dans un vase, au-dessus du niveau de l'eau du vase. Les pores des racines n'admettent, comme autant de cribles différens, que les suc qui leur sont proportionnels & convenables. L'a-

gitation que le vent produit sur la plante, entretient d'ailleurs le mouvement de la sève, qui monte & redescend, tandis que les feuilles s'imbibent de l'humidité de l'air. Cet air lui-même, qui presse de toute part les plantes, y entre par leurs pores, & sert à y entretenir le mouvement & la vie, puisqu'une plante privée de l'air languit ou périt, & que privée seulement de la lumière, sa couleur en est bientôt altérée. Le propriétaire éclaircit ou fait habilement développer par son fermier toutes ces opérations de la nature, soit par des exemples, soit par des expériences & des faits. C'est une conversation intéressante & suivie, que l'on écouterait avec plaisir.

Dans le quatrième entretien, on décrit par des caractères simples les qualités bonnes & mauvaises des terres, en rendant raison de leurs propriétés, en indiquant les défauts des unes pour y remédier, & les avantages des autres pour en profiter. On voit donc ici ce qui fait les bons terroirs : c'est la quantité suffisante de terre élémentaire ou alcaline, de cette terre qui ôte l'acidité au vinaigre, mêlée convenablement avec une terre plus grossière, assez dilatable, qui ait une liaison suffisante sans être tenace. On parle, dans le cinquième entretien, du mélange des terres, comme d'un moyen

propre à corriger les vices d'un terroir peu fertile , & on enseigne les précautions à prendre pour le faire avec le plus de sûreté & le moins de frais possibles. On indique ensuite la chaux comme un moyen de réchauffer les terres froides , & la maniere de l'employer ; la marne , comme un remede contre la sécheresse des terres trop légères , & la façon d'en faire usage ; le gyps comme propre à renouveler les trefles & les luzernes , & la méthode de s'en servir.

Les engrais & les labours font le sujet du sixieme entretien. Les labours peuvent suppléer à la trop petite quantité de fumier , en ouvrant l'intérieur de la terre aux vapeurs de l'air , à son influence , à ses sels , au gel , en faisant évaporer les sucx vicieux , en détruisant les mauvaises plantes , en ameublissant la terre , où les semences bien enveloppées germent mieux , où les bonnes plantes pénètrent & se nourrissent plus aisément , en facilitant l'écoulement des eaux nuisibles , en mélangeant bien les terres du fond avec celles du dessus , en détruisant les insectes nuisibles , &c. Le fumier cependant est d'un grand usage à une multitude d'égards , en fécondant les labours , & on donne ici des regles pour son emploi , pour sa conservation & son augmentation. On conseille sur-tout le mélange de la terre , couche par

couche, avec le fumier, lorsqu'on le sort de l'écurie, & le ménagement des égouts de fumier, trop souvent négligés.

Les bêtes de labour, les chevaux & les bœufs occupent le septième entretien, avec les charrues, dont on explique la construction & le mécanisme. Ces bêtes de labourage demandent des soins que l'on prescrit. Les pâturages communs sont souvent la cause de leurs maladies, & on fait sentir les inconvéniens de ces communes, de même que des parcours, qui devraient être abolis. On examine ensuite la manière de couper les bleds en les sciant, ou en les fauchant.

Enfin les prés sont le sujet du dernier entretien, avec la culture alternative, dont on commence à connaître si bien l'utilité dans le pays de Vaud. L'auteur a déjà publié un excellent traité sur l'arrosement des prés, qui présente plus en détail les règles qu'on trouve ici en abrégé. Il avait de même dit tout ce qu'il y a de plus essentiel sur l'alternative des prés en champs & des champs en prés, dans l'encyclopédie économique, à l'article *alterner*, article qui a été inséré dans l'encyclopédie universelle. Tous ces préceptes sûrs sont présentés avec clarté, soutenus de raisons simples & faciles à saisir.

Nous ne faisons qu'indiquer avec rapidité  
le



le contenu d'un ouvrage écrit avec trop de précision pour être abrégé, & trop intéressant d'ailleurs pour n'être pas lu avec autant de plaisir que de fruit dans l'original même. Le public reconnaissant doit former des vœux pour la conservation d'une personne qui depuis si long-tems a employé son esprit observateur & ses connaissances solides à l'instruction générale sur les objets les plus importans.

---

III. *Etat présent du royaume de Portugal, en l'année 1766.* Lausanne, 1775, in-12.

304 pages.

LE Portugal est moins connu que diverses contrées de l'Amérique, & ce pays est encore ce qu'était l'Europe au quinzième siècle. On a fait des efforts pour corriger les abus, & ce royaume devra beaucoup aux soins & aux lumières du comte d'Oyeras & du marquis de Pombal. De la Clede nous a donné une assez bonne histoire du Portugal, dont l'ouvrage que nous annonçons peut être regardé comme une introduction utile. Une des causes principales des vices qu'on observe dans l'administration de ces contrées, qui pourraient être si florissantes & si heureuses, c'est l'ignorance entretenue par la jalousie du gouvernement, & par l'esprit de domination du clergé.

B

Cet ouvrage est divisé en quatre parties. La première trace la géographie du Portugal. Tout ce pays est très-dépeuplé, presque autant que l'Espagne, aussi mal cultivé, quoiqu'il pût être très-fertile, & qu'il soit bien arrosé par plus de cent vingt rivières grandes ou petites, qui le coupent en tout sens. Ces rivières sont par-tout nuisibles, par la négligence du gouvernement, excepté dans la province d'entre-Minho & Douro. L'Alentejo, avec plus de trente rivières & quantité de sources, est aride, ou marécageux; & ces marais, dans un pays chaud, deviennent pestilentiels. Les Portugais indolens & paresseux languissent ainsi dans la misère, au milieu du plus beau pays du monde. Il n'y a de cultivé que l'entre-Minho & Douro, une partie de Tra-los-Montes, quelques petites portions du Beira, la rive droite du Tage, le territoire de Lisbonne, celui de Sétubal, d'Estremoz, d'Elvas & de Faro. Tout le reste ne présente qu'une triste image de la négligence du gouvernement, & de la paresse des habitans. L'auteur fait monter la population des six grandes provinces du Portugal à 2,225,000 âmes, & un auteur anglais la croit moins considérable.

La seconde partie traite des colonies portugaises dans les trois parties du monde

hors de l'Europe. Ces possessions sont riches & immenses : cependant la population n'y monte pas au-delà de 791,000 âmes, dont un sixième au plus sont Portugais. L'isle de Madere est la plus riche & la mieux peuplée de toutes les colonies portugaises ; mais l'état en tire peu de choses , parce que ces insulaires, se suffisant à eux-mêmes, commercent directement avec l'Angleterre. Si la superstition & le fanatisme abrutissent encore le Portugal , on peut dire que leur regne est établi dans ces colonies , & qu'il formera un obstacle invincible à toute bonne administration.

Dans la troisième partie , l'auteur parle du militaire, dont il montre le désordre , l'ignorance & la faiblesse. Il découvre les fautes & l'impéritie des Espagnols dans la dernière guerre contre les Portugais, & les fausses démarches de ceux-ci.

Le caractère national & le gouvernement sont le sujet de la quatrième partie , partagée en dix chapitres. On lira avec intérêt tous les détails où l'auteur est entré, quoique bien des choses aient changé, depuis 1766 qu'il écrivait.

Le Paraguay est une immense portion de l'Amérique méridionale, qui s'étendant depuis la capitainerie de Saint-Vincent dans le Brésil jusqu'à la rive gauche du Rio-de-la-

Plata, remonte ensuite par-derrière le Chili & le Pérou, jusqu'au pays inconnu de l'Amazonie. Cette contrée n'a point de bornes fixes & connues. Ce vaste pays est arrosé par de belles rivières, dont les bords étaient peuplés par différentes nations sauvages, ignorées dans le tems du partage de l'Amérique méridionale entre les Espagnols & les Portugais. Les deux nations Européennes, sans connaître ces contrées, étaient dans des craintes réciproques : les Espagnols appréhendaient que les Portugais ne s'approchassent du Pérou ; les Portugais, que leurs ennemis ne formassent des établissemens du côté du Brésil. D'un commun accord, ces deux puissances cédèrent ces immenses contrées qui ne leur appartenaient pas, aux jésuites qui n'avaient pas plus de droit d'y commander, sous le prétexte de la religion. La démarcation fut faite dans la largeur ; mais dans la longueur on ne le pouvait pas, puisque les pays n'étaient point connus ; elle resta indéterminée. Bientôt les jésuites, travaillant avec zèle par la persuasion, civilisèrent ces nations, les soumirent à un gouvernement doux, leur donnerent quelque idée de religion, une apparence de christianisme ; & le pays des missions fut bien cultivé de proche en proche, & rempli de villages. Si les jésuites, laissant à ces

peuples la liberté, leur avaient donné des loix, leur avaient appris à se gouverner par eux-mêmes, & par des gens de leurs nations, ils auraient été leurs bienfaiteurs; mais ils les tenaient dans une dépendance fervile, quoique douce. De quel droit, je le demande?

Les deux cours, avec moins de justice & de droit, jalouses des progrès de cette population, se réunirent pour partager entre elles le fruit du travail des jésuites. Quel droit avaient Madrid & Lisbonne sur des peuples indigènes, qui venaient d'embrasser le christianisme, sous la conduite de docteurs & de législateurs qui, après les avoir instruits, n'auraient pas non plus dû les asservir? Les jésuites ayant voulu soutenir l'indépendance de leurs établissemens, l'Europe les accusa de rébellion, tandis qu'ils n'étaient au plus que coupables d'usurpation sur la liberté de ces peuples nés indépendans. Les Indiens combattirent pour leurs maîtres en soutane, & ils furent vaincus par l'expérience militaire des Européens injustes & cruels. Il en périt beaucoup de ceux qui échappèrent au fer & au feu. Les uns en petit nombre, se soumirent aux vainqueurs. D'autres s'enfoncèrent plus loin dans les terres, emmenant avec eux leurs docteurs & leurs consolateurs, & protestant

contre la tyrannie des Européens , qui ne jouirent que du triste avantage de dominer sur de vastes contrées dépeuplées , pour prix de leurs propres pertes & de leurs victoires. C'est à la suite de ces événemens que fut entrepris l'assassinat du roi de Portugal , où parurent tous les pénitens des jésuites , & où tout le fanatisme des PP. Malagrida , Matos & Alexandre se montra à découvert. Enfin ils sont chassés de Portugal. Cet ordre religieux était sans doute très-dangereux par son institution , ses maximes & sa politique , & c'est un bonheur pour l'humanité qu'il ait été détruit ; mais l'affaire du Paraguay n'est pas moins contraire à la justice , & n'a servi qu'à disperser des nations qui , en se civilisant , auraient pu être heureuses. Ce pays , devenu presque désert , sera encore la source de quelque guerre entre deux puissances de l'Europe. Si les peuples du Paraguay avaient été reconnus libres , s'ils avaient été gouvernés par eux-mêmes & par de bonnes loix , ç'aurait pu être un état neutre , qui aurait maintenu la paix entre le Pérou & le Brésil.

---

- IV. *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature , ou abrégé de l'histoire naturelle des enfans du premier âge. Par M. DE FOUR-*

CROY, *conseiller du roi au bailliage de Clermont, &c. Paris & Lausanne, 1775.*

Si la moitié des enfans qui naissent, continuent à mourir avant l'âge de sept ans, ce ne sera pas faute d'avoir écrit pour leur conservation. Une foule de médecins ont publié divers ouvrages sur l'éducation physique de ces faibles créatures, dans le premier âge. Voici un ancien officier d'artillerie qui se met sur les rangs, & qui dit ce qu'il a observé judicieusement, & pratiqué avec succès pour ses propres fils.

Son ouvrage est partagé en deux parties. La première est comme l'historique d'une éducation réfléchie. La seconde présente une suite de préceptes & d'aphorismes simples & fondés sur l'expérience.

Dans la première partie, l'auteur cite les ouvrages principaux qui ont été publiés sur la matière, depuis le poème latin de Scévole de Sainte-Marthe, imprimé en 1584, la *Pædotrophie*, jusqu'à la dissertation de M. Balexferd de Genève, couronnée par la société de Harlem en 1762. Mais nous sommes surpris qu'il ne parle point de l'*orthopédie* d'Andri, imprimée plusieurs fois, livre très-important sur ce sujet. Il n'oublie pas le chapitre XXVII de M. Tissot dans son *avis au peuple sur sa santé*.

La seconde partie est divisée par cha-

pitres. Le premier renferme des avis généraux aux femmes enceintes ; le second , le troisieme & le quatrieme , des directions pour les accouchées.

Il veut que dès le moment de la naissance , l'enfant soit nétoyé & lavé avec de l'eau mêlée d'un peu de vin , dégourdie au soleil en été , & dans la chambre en hiver ; mais dès le second jour on emploiera l'eau fraîche , pure , & jamais d'eau tiède. Cette eau froide fortifie la peau , donne du ton aux fibres , & de la vigueur à toutes les parties. Il revient souvent à ce précepte , & condamne les eaux chaudes , comme pernicieuses , aussi bien que les couvertures & les chambres chaudes. Mais nous croyons que l'application de ces regles dépend beaucoup de la complexion des enfans & de leur état. M. Fourcroÿ veut que , sans exception , les enfans soient lavés & éponnés avec l'eau froide , de la tête aux pieds , tous les jours , pendant leur première enfance , ensuite bien essuyés & changés avec du linge blanc ; & que s'il y a des enfans qui paraissent ne pouvoir pas l'endurer , c'est qu'on ne les y a pas accoutumés dès les premiers jours de leur naissance.

Il interdit toute espee de maillot , même les premiers jours. Il place l'enfant dans une corbeille tapissée en-dedans d'une étoffe



de laine , & il le fait coucher , étendu sur un côté , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , alternativement.

Dans les deux premières semaines il faut faire tetter l'enfant toutes les deux heures. Après cela on peut insensiblement le régler à moins de repas. Si la mere n'a pas assez de lait , on peut aussi commencer à donner des panades à l'enfant , jamais de la bouillie.

Il faut , dit - il , préserver les enfans de toute chaleur artificielle. On doit les exposer au grand air , dès qu'il est supportable , & les faire promener couchés dans leur panier , posé sur de petits charriots. On risque toujours , en portant les petits enfans , de ferrer leurs genoux , & de comprimer quelques parties de leur corps.

Il condamne tout vêtement juste , qui serre , ou comprime , ou gêne , & il regarde tous les maillots comme funestes , & une des causes principales des hernies fréquentes ; & les baleines , comme la source des défauts de la taille , des reins & des épaules.

Si l'enfant pousse des boutons , des croûtes de lait , il veut qu'on s'abstienne de toute graisse , & qu'on ne fasse usage que des feuilles de poirée , ou de bette-blanche. Si ces croûtes ne suppurent pas , on peut graisser ces feuilles d'un peu de beurre frais.

Lorsque les dents veulent pousser , il faut être attentif que les enfans aient le ventre très-libre. Jamais la diarrhée alors n'est nuisible. Les purgatifs, selon lui, sont dangereux. Il faut promener les enfans sur le charriot dans leurs paniers. Dans ces crises le lavage à grandes eaux froides peut devenir dangereux ; on peut se contenter de les éponger légèrement, avec une éponge fine, mouillée d'eau dégoûrdie.

S'il survient aux femmes des duretés au sein, ou des crevasses, ou des abcès, il indique un baume dont il vante les effets, & dont il publie la recette, qui a été longtems tenue secrete : c'est le baume du chevalier de la Borde. Nous renvoyons pour cette composition à l'ouvrage même, pages 280--283.





S E C O N D E P A R T I E.  
 NOUVELLES LITTÉRAIRES  
 D E L' E U R O P E.

- I. *La Brouette du vinaigrier, drame en trois actes. Par M. MERCIER. A Londres, 1775, & se trouve à Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés; in-8°.*

M. Delomer, riche négociant, a une fille unique, dont la fortune attire l'attention des hommes qui ne cherchent que cela dans les mariages, & qui jugent que le parti leur convient, lorsqu'ils trouvent une dot qui flatte leur cupidité. M. Jullefort est un de ces êtres intéressés qui ne voient que les richesses dans les femmes qu'ils épousent; l'idée qu'il a de celle de mademoiselle Delomer, la lui fait rechercher. Il y a dans la maison un jeune homme appelé Dominique, fils d'un vinaigrier qui roule la brouette pour gagner son pain, mais qui a su se procurer par son travail & par son économie, de quoi donner une bonne éducation à son fils. Ce fils fait les affaires de M. Delomer; c'est son premier commis, son

homme de confiance ; il est jeune , aimable , a des vertus ; il n'a pu voir mademoiselle Delomer sans l'aimer ; & cette jeune personne n'a pu à son tour se défendre de prendre de l'inclination pour lui. Les préparatifs de son mariage avec Jullefort affligent le sensible Dominique ; son pere qui le vient voir souvent , s'apperçoit de son chagrin ; il veut en connaître la cause ; il arrache ce secret ; il s'attendrit sur ses peines, il est touché du mérite de mademoiselle Delomer ; il console son fils , & lui donne même de l'espérance ; celui-ci la repousse. Comment peut-il se flatter , lui fils d'un humble vinaigrier , d'obtenir la fille d'un riche négociant ? Il conjure son pere de ne pas l'exposer à un refus inévitable : la moindre ouverture qu'il pourrait faire , serait regardée comme un affront. Le vieillard pense différemment ; il a ses raisons qu'il ne fait point connaître. Il quitte son fils , en lui disant : *tu l'aurois , Dominique , tu l'auras.* Le principal obstacle qui pouvait s'opposer au succès de ses vœux , celui de la fortune , semble se lever. M. Delomer perd la sienne par des banqueroutes qui le mettent dans le cas de manquer lui-même. Son fort , celui de sa fille , le plongent dans le désespoir , & lui inspirent des moyens peu délicats pour le rendre plus supportable. Son malheur n'est point encore

public; il est tenté de se servir de son crédit pour emprunter auparavant, faire face aux paiemens qui vont écheoir, & manquer ensuite avec l'assurance d'une fortune honnête. Dominique fils combat cette idée, que le désespoir seul a pu lui inspirer; il lui remet l'honneur & ses devoirs devant les yeux; il n'a pas de peine à le rappeler à des sentimens plus dignes de lui, & dont il ne s'écartait que dans un moment où sa raison ne se faisait plus entendre. Il espere que le projet de mariage arrêté avec M. Jullefort, s'exécutera malgré son infortune; & cette espérance le console, parce qu'il croit que sa fille sera heureuse: mais mademoiselle Delomer, en perdant ses richesses, a perdu tous les charmes qu'elle avait aux yeux de Jullefort, qui s'empresse de rompre. Le père Dominique, qui n'a pas oublié la promesse qu'il a faite à son fils, vient avec sa brouette chargée d'un petit barril; il veut entrer dans l'appartement avec sa voiture; les domestiques s'y opposent; son fils lui représente en vain que cela n'est pas décent; le vieillard est opiniâtre; il insiste, il vient demander à M. Delomer la main de sa fille pour son fils. Cette proposition paraît d'abord étrange; mais après le premier mouvement de l'amour-propre, le négociant convient qu'elle l'est moins qu'il ne le croyait; il avoue qu'il

estime Dominique, il se souvient que c'est lui qui l'a rappelé à la probité ; il déclare qu'il le préférerait à tous les gendres qui pourraient s'offrir, si sa fortune n'était pas détruite, s'il lui restait au moins quelque chose pour le mettre en état de commencer. Le vieux Dominique demande à combien il porte la somme qu'il jugerait nécessaire ; M. Delomer la fixe à dix mille écus ; le vinaigrier lui présente aussi-tôt son barril ; il contient 3778 louis d'or en rouleaux bien comptés, & six sacs de 1200 livres. Il défonce le barril, pour lui montrer qu'il accuse juste. L'étonnement de M. Delomer est au comble ; il ne peut s'empêcher de demander à Dominique d'où vient tout cela. " De m'être toujours levé de grand matin, répond celui-ci. Voilà 45 ans que je suis à peu près vêtu comme vous voyez, & depuis 45 ans, le labour de chaque soleil a amené successivement une petite portion de cette masse. Tandis que vous autres dépensiez chaque jour, j'amassais chaque jour, j'économisais. Depuis que je me connais, je me suis amusé de la fantaisie de me bâtir une grosse somme, non par avarice au moins, mais pour pouvoir assurer le bien-être de ma vieillesse, & de ceux qui viendraient après moi. Je n'ai point connu les privations de la lésinerie. J'ai été frugal & laborieux, voilà

tout mon secret. Je ne puis dire moi-même comment cette masse s'est formée ; mais à force de suivre mon idée , j'ai eu toutes sortes de petits avantages qui sont venus accumuler mon petit trésor. Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait hasarder ce que la fortune m'avait une fois envoyé ; j'ai bien tenu ce que je tenais , & le diable par conséquent n'a pu me l'emporter. Il est vrai qu'ensuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laissé que de m'aiguillonner : à mesure qu'il grandissait , l'amour paternel a fait des miracles , ou plutôt Dieu a béni mon projet , puisque sans cet argent que j'ai lieu de chérir , mon fils , mon cher fils devenait malheureux. „

Dans toute cette somme , il n'y a pas un obole qui n'ait été acquis légitimement ; aussi Dominique est sûr que cet argent prospérera. Il le destinait à son fils ; on lui demande ce qu'il aurait fait , si ce cher fils étoit venu à mourir , entre les mains de qui cet argent serait-il tombé ? “ Oh ! j'y avais songé . . . Quand je me suis dit à l'âge de vingt ans , il faut que je m'assure pour moi & pour les miens une somme quelconque , afin de parer aux besoins de la vie , parce que l'argent sous ce point de vue est aussi nécessaire qu'une roue l'est à ma brouette , je ne songeais pas à mon enfant , puisque

je n'étais pas marié; mais dès ce tems-là, j'avais un projet en tête. . . Chacun peut faire quelque chose d'élevé dans quelque'état qu'il soit; il ne faut que vouloir. Les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à se mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens sur mer. Fantôme que tout cela, rien n'approche du plaisir que j'imaginai. C'était une action dont l'idée m'a toujours plu, & qui me réjouit encore quand j'y songe; la voici. Supposons que je n'aie point d'enfans; je n'ai point d'héritier par conséquent; j'ai là une somme bien ronde, bien complète, & qui ne doit rien à personne; personne, après mon décès, ne compte dessus; on ignore absolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les hiltaires que l'on y débite, je m'informe, je suis sur le qui-vive; j'apprends secrètement qu'un honnête homme, chef de famille, est tombé dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle; il va perdre son crédit ou sa liberté; personne n'est assez riche ou n'a la volonté de le secourir aussi promptement que le cas l'exige; il va être ruiné; il est perdu sans ressource. Que fais-je? J'arrive un beau matin à sa porte; je frappe, je demande à lui parler en secret; on m'introduit: j'entre tout comme je suis vêtu à présent, là, avec mon petit barril & mon tablier:



tablier : il me regarde fort étonné. Je lui dis tout bas à l'oreille, en lui montrant ce bar-rit du doigt : honnête homme infortuné, voilà qui est à vous : prenez, n'en dites mot à personne ; tous les dimanches je viendrai à midi manger votre soupe. Adieu, & je disparaissais. „

---

II. *Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l'anglais de M. BRYDONE, F. R. S. Par M. DEMEUNIER. Second extrait.*

NOUS partîmes bientôt de Nicolosi ; & après une heure & demie de marche sur des cendres & de la lave stériles, nous arrivâmes aux confins de la *regione sylvoſa*, ou de la zone tempérée. Dès que nous fûmes entrés dans ces forêts délicieuses, nous nous crûmes transportés dans un autre monde. L'air, qui auparavant était brûlant, était alors frais & rafraîchissant, & toutes les routes étaient embaumées de mille parfums qu'exhalaient les riches plantes aromatiques dont le terrain est couvert. La plus grande partie de cette région offre réellement les lieux les plus enchanteurs de la terre ; & si l'intérieur de l'Etna ressemble à l'enfer, on peut dire avec autant de vérité, que le dehors ressemble au paradis.

Il est très-curieux d'observer que cette

montagne réunit toutes les beautés & toutes les horreurs, en un mot, les objets les plus opposés & les plus disparates de la nature. Ici vous appercevez un gouffre vomissant autrefois des torrens de feu & de fumée, qui est à présent couvert de la végétation la plus abondante; là, vous cueillez le fruit le plus délicieux sur un terrain qui n'était jadis qu'un rocher noir & stérile. En cet endroit, le sol est revêtu de fleurs de toutes espèces; & nous contemplions ce spectacle enchanteur, sans penser que l'enfer est immédiatement sous nos pieds, & qu'entre nous & des mers de feu, il n'y avait que quelques toises d'intervalle.

La région des bois occupe un espace d'environ huit ou neuf milles de hauteur, & elle forme tout autour de la montagne une zone ou ceinture du plus beau verd qu'il soit possible d'imaginer. Nous en avons traversé ce soir un peu plus de la moitié, & nous sommes arrivés, quelque tems avant le coucher du soleil, à notre gîte qui n'est autre qu'une grande caverne formée par une des laves les plus anciennes. Elle est appelée la *spelonca del capriole*, la caverne des chevres; parce qu'elle est fréquentée par ces animaux qui viennent s'y réfugier dans les mauvais tems. Nous jouissons ici du ravissant spectacle d'une multitude d'objets

pleins de grandeur & de majesté. La vue est immense de tous côtés ; nous croyons déjà nous être élevés au-dessus de la terre , & être arrivés sur un nouveau globe.

Notre caverne est entourée de chênes antiques & vénérables , dont les feuilles seches nous servent de lits ; avec les haches que nous avons apportées à dessein , nous avons coupé de grosses branches , & dans peu de momens nous avons eu très-grand feu. Mon thermometre , qui était à 71 degrés à Nicolosi , est à présent descendu à 60. Le barometre est à 24 pouces 2 lignes. Nous trouvons à une extrémité de la caverne une prodigieuse quantité de neige qui semble y avoir été mise exprès pour nous ; en effet nous n'avons pas trouvé d'autre eau : nous en avons donc rempli notre chauderon à thé ; car nous ne nous sommes procuré pour notre souper que du thé , du pain & du beurre ; & c'est probablement le meilleur repas que nous puissions faire , pour ne pas succomber sous le poids du sommeil & de la fatigue.

Assez près de cette caverne , on voit deux des plus belles montagnes qu'ait enfantées l'Etna. J'ai monté une de nos meilleures mules , & c'est avec beaucoup de peine que je suis arrivé au sommet de la plus élevée de ces deux montagnes , précisément à l'inf-

tant du coucher du soleil. L'aspect de la mer de Sicile, & des isles adjacentes, formait un coup - d'œil merveilleux. Pour achever de rendre la scène plus délicieuse, j'apercevais tout le cours du Sémetus, les ruines d'Hybla & plusieurs autres villes anciennes, les riches champs de bled, & les vignobles de la région inférieure de la montagne, & la quantité étonnante de belles collines qui sont au-dessous. Chacun des crateres de ces deux montagnes est beaucoup plus large que celui du Vésuve. Ils sont à présent remplis par des forêts de chênes, & revêtus jusqu'à une grande profondeur, d'un sol très-fertile. J'ai remarqué que cette région de l'Etna est composée de lave, comme la première; mais elle est à présent couverte de tant de terreau, qu'on ne la voit que dans les lits des torrens. L'eau l'a rongée dans quelques uns de ceux-ci, jusqu'à 50 ou 60 pieds, & même bien davantage dans un endroit. Quelle idée ce fait ne doit-il pas nous donner de l'antiquité étonnante des éruptions de cette montagne?

Dès qu'il fut nuit, nous nous retirâmes dans notre caverne, & nous prîmes possession de notre lit de feuilles. Cependant notre repos fut interrompu par le bruit d'une montagne assez éloignée sur notre droite. Elle vomissait des nuages immenses de fumée,

& nous entendions plusieurs explosions aussi fortes que celles d'un canon du plus gros calibre ; mais ce qu'il y a de singulier , c'est que nous n'avons pu découvrir aucune apparence de feu. Cette montagne fut formée, il y a plus de quatre ans , par l'éruption de 1766 ; & cependant le feu n'est point encore éteint, & la lave n'est pas refroidie. Cette lave déchargea sa fureur sur une belle forêt qu'elle ravagea dans l'espace de quelques milles ; elle creusa en plusieurs endroits , des ravins profonds ; & on nous dit qu'elle les a comblés jusqu'à la hauteur de deux cents pieds : c'est là où elle conserve sa plus grande chaleur. Aujourd'hui nous avons grimpé sur cette lave , & nous sommes allés fort loin sur sa surface , qui paraissait être entièrement froide ; mais il est sûr qu'en plusieurs endroits , elle exhale toujours beaucoup de fumée , sur-tout après une pluie. Les habitans assurent qu'où la lave est la plus épaisse , il en arrive toujours de même pendant quelques années ; ce que je suis fort disposé à croire. Un corps solide enflammé , si épais & si étendu , doit conserver sa chaleur un grand nombre d'années : la surface se noircit & se durcit bientôt , & renferme intérieurement le feu liquide , dans une espèce d'enveloppe qui écarte toutes les impressions de l'air extérieur.

C'est ainsi que j'ai vu, plusieurs mois après les éruptions du Vésuve, une couche légère de lave de quelques pieds d'épaisseur, dont le centre était encore brûlant longtemps après que la surface fut refroidie; & en enfonçant un bâton dans ses crevasses, il prenait feu à l'instant, quoiqu'il n'y eût au-dehors aucune apparence de chaleur.

Massa, auteur sicilien, digne de foi, dit qu'étant à Catane huit ans après la grande éruption de 1669, il trouva qu'en plusieurs endroits, la lave n'était pas encore froide. Il y a une méthode aisée de calculer le tems qu'emploient les corps pour se refroidir. Newton, si je ne me trompe, dans sa description de la comete de 1680, suppose que les tems doivent être comme les quarrés de leur diametre; & après avoir reconnu ce qu'il fallait de tems à une balle solide de métal de deux pouces, chauffée rouge, pour devenir entièrement froide, il fit ensuite le calcul pour un corps de la grosseur de notre terre, & il trouva qu'il lui faudrait plus de vingt mille ans. Si cette regle est juste, vous pouvez facilement compter le tems qui s'écoulera avant que la lave soit parfaitement refroidie; & afin que vous ayez le loisir de faire cette opération, je finis ici ma lettre, que je suis obligé d'écrire au lit, dans une posture très-incommode & très-désagréable;

je vous en en expliquerai la cause demain.  
Adieu.

Après avoir assez bien dormi sur notre lit de feuilles dans la *spelunca del capriole*, nous nous éveillâmes à environ onze heures; nous fondîmes de la neige, nous fîmes du thé, & nous prîmes un bon repas pour nous préparer au reste de notre expédition. Nous étions au nombre de neuf; car nous avions trois domestiques, le cyclope notre conducteur, & deux hommes chargés de prendre soin de nos mules. Le cyclope commençait à développer les grandes connaissances qu'il a de la montagne, & nous le suivions aveuglément; il nous menait au travers des antres & des déserts sauvages, où jamais aucun mortel n'avait pénétré. Quelquefois nous traversions de sombres forêts agréables au voyageur pendant le jour, mais qui alors nous inspiraient une espèce d'horreur qui était accrue encore par le bruit des arbres, par les mugissemens sourds & profonds de l'Etna, & par la vaste étendue de l'Océan qui se prolongeait à une distance immense au-dessous de nous. Nous grimpons souvent sur de grands rochers de lave, d'où nous aurions été jetés dans des précipices, si nos mules avaient fait le moindre faux pas. Cependant, à l'aide du cyclope, nous surmontâmes toutes ces difficultés;

& il nous guida si bien , que dans l'espace de deux heures , nous nous trouvâmes au-dessus de la région où croissent les végétaux , laissant fort loin derrière nous les forêts de l'Etna. Elles ressembloient à un gouffre obscur & sombre , ouvert sous nos pieds tout autour de la montagne.

L'aspect qui se présentait devant nous , était très-différent. Nous voyions de grandes plages de neige & de glace qui nous alarmaient fort , & faisaient chanceler notre résolution. Nous appercevions au centre , & toujours fort loin , le sommet de la montagne , qui élevait sa tête effrayante en vomissant des torrens de fumée. Cette vaste étendue de neige & de glace le faisait paraître comme entièrement inaccessible. Nos craintes augmentèrent encore , lorsque le cyclope nous dit qu'il arrivait souvent que la surface de l'Etna étant chaude au-dessous , fondait la neige à certains endroits , & formait des étangs dont il était impossible de prévoir le danger ; que d'ailleurs la surface de l'eau & de la neige étant souvent couverte de cendres noires , on pouvait se trouver au milieu sans s'en appercevoir ; que cependant , si nous le jugions à propos , il nous conduirait avec toute la précaution possible. Nous tîmes conseil , ainsi qu'on le fait toutes les fois qu'on est fort effrayé.



Nous renvoyâmes nos mules dans la forêt , & nous nous disposâmes à grimper sur les neiges. Le cyclope , après avoir bu beaucoup d'eau-de-vie , nous souhaita du courage & de la gaité , en ajoutant que nous avions assez de tems , & que nous pouvions nous reposer toutes les fois que nous en aurions besoin ; que la neige occupait encore un espace d'un peu plus de sept milles , & que sûrement nous viendrions à bout de les faire avant le lever du soleil. Nous prîmes chacun un verre de liqueur , & nous nous mîmes en marche.

La montée , pendant quelque tems , ne fut pas rapide ; & comme la surface de la neige était un peu durcie , le pied s'y posait assez bien ; mais dès qu'elle devint plus roide , la route fut plus pénible. Cependant nous résolûmes de persévérer dans notre tentative , en nous rappelant , au milieu de nos fatigues , que l'empereur Adrien & le philosophe Platon les avaient essuyées , pour avoir voulu , comme nous , voir du sommet de l'Etna le lever du soleil. Après avoir enduré des peines incroyables , qui pourtant étaient mêlées de beaucoup de plaisir , nous arrivâmes avant le crépuscule , auprès des ruines d'un ancien bâtiment appelé *il torre del philosopho* , que quelques auteurs supposent avoir été bâti par Empedocles , qui y

fixa sa demeure , pour étudier mieux la nature du mont Etna ; d'autres pensent que ce sont les ruines d'un temple de Vulcain, qui, comme chacun sait, avait dans cette montagne son atelier, où il fabriquait d'excellens foudres, des armures éclatantes, & des filets pour attraper sa femme lorsqu'elle commettait des infidélités. Nous nous reposâmes pendant quelque tems, & nous bûmes un coup ; ce qu'Empedocles & Vulcain auraient sûrement approuvé après une pareille marche, s'ils en avaient été témoins.

Je trouvai que le mercure était tombé à 20 pouces 6 lignes ; nous eûmes alors le tems de contempler en silence les sublimes objets de la nature, & de leur payer le tribut de notre admiration. Le ciel était parfaitement serein, & la voûte immense du firmament paraissait dans toute sa majesté & toute sa splendeur. Nous reconnûmes qu'elle faisait beaucoup plus d'impression sur nous que quand nous étions moins élevés, & nous fûmes d'abord en peine d'en expliquer la cause, jusqu'à ce que nous vîmes avec étonnement, que le nombre des étoiles paraissait être infiniment plus grand, & que la lumière de chacune d'elles était plus brillante qu'à l'ordinaire. La blancheur de la voie lactée ressemblait à une flamme pure qui traversait les cieux ; nous pouvions dé-

couvrir à l'œil , des groupes d'étoiles qui étaient entièrement invisibles dans les régions plus basses. Nous n'en aperçûmes pas d'abord la raison , & nous ne fîmes pas attention que nous avions passé à travers dix ou douze mille pieds de vapeurs grossières qui émoussent & rendent confus tous les rayons de lumière avant qu'ils arrivent à terre. Nous fûmes étonnés de la vue claire & distincte dont nous jouissions , & nous nous écriâmes tous ensemble : quelle merveilleuse situation pour un observatoire ! Si Empedocles avait eu les yeux de Galilée , quelles découvertes n'aurait-il pas faites ! Nous regrettâmes que Jupiter ne fût pas visible ; car je crois réellement que nous aurions pu voir quelques-uns de ses satellites à l'œil simple , ou au moins à l'aide d'une petite lunette que j'avais dans ma poche. Nous observâmes sur la montagne à une grande distance au-dessous de nous , une lumière qui semblait se mouvoir parmi les arbres ; mais je ne puis pas dire si c'était un feu follet ou quelque autre chose. Nous remarquâmes aussi plusieurs de ces météores qu'on appelle *étoiles tombantes* , qui paraissaient aussi élevées au-dessus de nous , que quand on les regardait de la plaine ; de sorte que probablement ces corps se meuvent dans des régions beaucoup plus éloignées que les

bornes que quelques philosophes ont déterminées pour notre atmosphère.

Après avoir contemplé quelque tems ces objets ravissans, nous nous remîmes en marche, & nous arrivâmes bientôt après au pied de la grande bouche. Elle est exactement d'une figure conique, s'élevant également de tous les côtés; elle n'est composée que de cendres & d'autres matières brûlées, forties de la bouche du volcan qui est au centre. Cette montagne conique est très-considérable, & sa circonférence n'a pas moins de dix milles. Nous fîmes ici une seconde halte, parce que la route qui nous restait à faire était la plus fatigante. Le baromètre avait descendu à 20 pouces 4 lignes & demie. Cette montagne est extrêmement escarpée; & quoiqu'elle nous eût paru noire, elle était cependant couverte de neige, dont la surface, heureusement pour nous, était couverte d'une couche assez épaisse de cendres. Sans cela, nous n'aurions jamais pu gagner le sommet, parce que le froid perçant de l'atmosphère avait par-tout glacé la neige, devenue luisante comme un miroir.

Quand nous eûmes grimpé l'espace d'une heure, nous nous trouvâmes à un endroit où il n'y avait point de neige; & il sortit fort à propos de la montagne une vapeur chaude, qui nous engagea de nouveau à faire

halte. Le mercure était à 19 pouces 6 lignes & demie. Le thermometre, à mon grand étonnement, était tombé 3 degres au - dessous du point de congelation ; & avant que nous eussions quitté le sommet de l'Etna, il descendit encore de deux degres , c'est-à-dire à 27. Depuis cette station, il n'y avait plus qu'environ 300 verges jusqu'au sommet le plus élevé de la montagne, où nous parvinmes assez à tems pour jouir du coup-d'œil le plus merveilleux de la nature.

Imaginez l'athmosphere s'enflammant peu à peu , & ne laissant entrevoir que par degres le firmament & notre globe. La mer & la terre sont dans un état de confusion & d'obscurité, comme si elles sortaient du chaos primitif; la lumiere & les ténèbres semblent être encore confondues, jusqu'à ce que le jour s'approchant insensiblement, opere enfin leur séparation : alors les étoiles s'éteignent, & les ombres disparaissent. Les forêts, qui tout à l'heure ressembloient a des abymes noirs & sans fond, ne réfléchissant aucun rayon de lumiere qui fit appercevoir leur forme & leur couleur, semblent sortir du néant pour la premiere fois; chaque rayon de lumiere y répand la vie & la beauté. La scene s'étend; l'horizon s'élargit & se prolonge de tous côtés; & le soleil, comme le grand créateur, paraît vers l'orient, &

àcheve de former ce merveilleux spectacle. Tout paraît enchantement, & nous sommes, pour ainsi dire, transportés aux régions éthérées. Les sens, qui ne sont point accoutumés à de pareils objets, se trouvent confondus & troublés, & il leur faut quelque tems pour pouvoir les discerner. On voit le corps du soleil se lever du fond de l'Océan, & traîner à sa suite une immense étendue de terre & de mer. Les isles de Lipari, de Panari, d'Alcudi, de Strombolo & de Volcano, dont les sommets sont couverts de fumée, semblent être sous nos pieds; & nous contemplons toute la Sicile comme sur une carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque rivière à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La vue est sans bornes de tous les côtés, & il n'y a rien qui l'interrompe; de sorte qu'elle se perd par-tout dans l'immensité. Je suis très-convaincu que si nous ne découvrons pas les côtes d'Afrique, & même de la Grece, cela vient uniquement de l'imperfection de nos organes, puisqu'elles sont certainement au-dessus de l'horizon. La circonférence de l'horizon visible au sommet de l'Étna, ne peut pas être moindre de 2000 milles. Les habitans de Malthe, qui en sont éloignés de près de 200 milles, apperçoivent toutes les éruptions de la seconde région, & il n'est pas

rare qu'on découvre cette isle depuis le milieu de la montagne. Au sommet l'horizon doit donc s'étendre à une distance à peu près double, c'est-à-dire à 400 milles; ce qui donne 800 pour le diametre du cercle, & environ 2400 pour la circonférence. Mais ce champ est trop vaste pour nos sens qui ne sont pas destinés à saisir un si grand espace. Je lis cependant dans plusieurs auteurs siciliens, & sur-tout dans Massa, qu'on a souvent découvert du sommet de l'Etna la côte d'Afrique, ainsi que celle de Naples & quelques-unes des isles qui en dépendent, Ce fait est très - croyable, quoique nous ne puissions pas nous vanter de l'avoir confirmé par notre expérience. Si nous connaissions exactement la hauteur de la montagne, il serait facile de calculer l'étendue de son horizon visible; & réciproquement, si son horizon visible était déterminé d'une manière précise, il serait aisé de dire quelle est l'élévation de l'Etna. La montagne elle-même, l'isle de Sicile & le grand nombre d'isles qui l'entourent, sont, sans contredit, la partie la plus brillante du tableau. Tous ces objets, par une espece de magie d'optique que j'ai peine à expliquer, semblent être rapprochés & placés autour de la base de l'Etna: la distance qui est entr'eux paraît réduite à rien. Cet effet singulier vient peut-être de ce que les rayons de lumiere

passent d'un milieu plus rare dans un plus dense ; car par une loi très-connue en physique , les objets qui sont au fond du milieu dense , paraissent à un observateur placé dans le milieu rare au-dessus de leur véritable position , ainsi qu'on le remarque à l'égard d'une pièce d'argent mise dans un vase qu'on remplit ensuite d'eau.

La région déserte , ou la zone froide de l'Etna , est le premier objet qui attire l'attention. Elle est marquée par un cercle de neige & de glace qui s'étend de tous côtés à la distance d'environ huit milles. Au centre de ce cercle , la grande bouche de la montagne élève sa tête enflammée ; & des régions où le froid & le chaud sont excessifs , semblent pour jamais réunies dans le même point.

La région boisée qui suit immédiatement , forme une ceinture du plus beau verd , & fait un contraste remarquable avec la région déserte. Elle n'est pas unie , mais agréablement diversifiée par un nombre infini de collines formées par les diverses éruptions. Elles ont toutes acquies une fertilité étonnante , excepté quelques-unes des plus nouvelles , c'est-à-dire , qui ont pris naissance depuis cinq ou six siècles , car il en faut des centaines pour les amener à leur plus haut degré de fécondité.

*( La suite au Journal prochain. )*

**TROISIEME**




 TROISIEME PARTIE.

 PIECES FUGITIVES.
 

---

I. *Bazile. Anecdote française. Par M. D'ARNAUD. Suite.*

LA santé de mademoiselle d'Amerville s'était rétablie , & sa beauté avait repris un nouvel éclat ; le corrupteur de Bazile lui avait fait entendre qu'il devait s'accuser de cette maladie supposée , & que ses délais en étaient la seule cause. Le jeune homme a revu l'objet de ses vœux ; il est impatient de former des liens auxquels sa vie même est attachée. Cependant il est toujours plus tourmenté par des remords, quand il s'interroge, quand il se dit qu'une coupable imposture va lui procurer une fortune, une épouse qui croit devenir la femme du marquis de Menneval. Bazile demande en tremblant à Remi des nouvelles de sa mere : --- Nicole a consenti à une séparation qui coûtait trop à tous deux. --- Et elle ne vous a rien dit , monsieur Remi ? --- Elle s'est rendue à la nécessité. --- Ah , je fais un grand sacrifice à mademoiselle d'Amerville ! Cette

mere si tendre !.. je l'aurai sans doute affligée ! elle me fera toujours présente... Oui, oui, j'expierai la faute dont je me noircis à ses yeux, en la comblant de biens; je veux que mon empressement à m'occuper de tout ce qui peut l'intéresser, me réconcilie avec elle... avec moi-même. C'est en vain qu'on m'en écarte ! je reverrai toujours ma mere, son désespoir, ses larmes, sa tendresse que je ne mérite point, non, je ne la mérite point... Pensez - vous, monsieur Remi, m'avoir rendu service, quand vous m'avez arraché à l'obscurité de mon hameau ? J'y vivais heureux, tranquille, innocent... Monsieur, je suis criminel ; & Bazile n'avait pas seulement l'idée du crime... Je ne connaissais point l'amour ! voilà la source de mon égarement, de mon inhumanité ; voilà ce qui me fait manquer à la nature, à ma mere, à tout... Je ne serai qu'un misérable imposteur sous le nom du marquis de Menneval ! ---- Monsieur le marquis, ferez - vous toujours ce Bazile qui végétait dans l'ombre d'un hameau ? Quoi, je n'aurai pu, avec des connaissances, faire entrer dans votre tête une idée véritable de nos obligations essentielles ! Que me parlez - vous de reproches secrets, de remords, de la peine que vous ressentez à vous voir séparée d'une femme ?.. n'est-ce pas le hasard qui nous donne des pa-

rens ? A la bonne-heure , nous en sommes convenus , faites quelque bien à cette Nicole : mais que des préjugés de village ne vous arrêtent point dans la carrière immense qui vous est ouverte. C'est madame de Meneval que vous devez appeller votre mere ; c'est elle qui l'est en effet : elle vous tire de vos sillons , vous procure une situation brillante , des dignités , de la considération ; une fille de qualité pour épouse , aussi belle que riche , & que vous aimez éperdument , qui vous aime : n'est-ce point là l'existence ? & vous auriez des remords ! Ces petiteffes si déplacées disparaîtront , je l'espere , avec le tems & l'usage de la raison. On trouve des peres , des meres , des familles entieres : mais il n'est pas aisé de devenir marquis , de simple villageois que vous étiez , d'avoir plus de soixante mille livres de rente , & d'être le mari d'une femme accomplie . . . Mon cher enfant , je ferai toujours votre ami fidele ; profitez de mes avis ; faites-vous une ame propre aux grandes choses . . . J'aurai beau faire , monsieur Remi : c'est là-dedans ( Bazile met la main sur son cœur ) qu'est mon plus cruel ennemi , que sont la vérité , la nature ; c'est là qu'est ma mere , & j'offense tout à la fois ! Aurais-je besoin d'instruction pour être éclairé sur mes égaremens ? Mon cœur est toujours tel que je

J'avais au village : je vous dois sans contredit de l'esprit, de la science ; mais avant de vous connaître, monsieur Remi, je sentais lorsque j'agissais bien ou mal, & aujourd'hui j'éprouve que je commets plusieurs mauvaises actions que je me reprocherai tant que je vivrai, oh ! tant que je vivrai. --- On s'apperçoit bien, mon cher Bazile, que vous êtes tout neuf & peu familiarisé avec votre nouvel état. Je vous attends, lorsque vous aurez goûté les délices de l'amour & celles de la fortune. C'est alors que vous me pardonnerez de vous avoir métamorphosé en marquis, & d'avoir éloigné de vous une femme ... dont la grossièreté, un jour, vous fera honte. Oui, je me flatte que vous m'aurez quelque obligation, & j'aime à compter sur votre reconnaissance.

Le séducteur, malgré ces conversations, n'était que trop convaincu de ce qu'il appelait la faiblesse de Bazile : car c'est ainsi que les scélérats endurcis nomment la répugnance & la timidité qu'éprouve quiconque ne fait que débiter dans le crime ; il tremblait enfin que son pupile, au moment du mariage, vaincu par le repentir, ne trahit ses espérances ; il s'empresse donc de conclure cette union.

Madame de Menneval n'était pas moins agitée que son prétendu fils. On convient

que la cérémonie se ferait dans une terre à peu de distance de la capitale. La famille de mademoiselle d'Amerville, ainsi que deux parens de monsieur de Menneval, devoient accompagner les futurs époux. Jamais couple n'avait été plus fait l'un pour l'autre; chacun dans son sexe était un modele d'agrémens. Mademoiselle d'Amerville réunissait tous les charmes; la pudeur, l'amour semblaient se disputer l'avantage de l'embellir encore; elle joignoit aux graces timides, les graces séduisantes. Une parure aussi élégante que somptueuse ajoutait aux présens de la nature. Pour le faux marquis de Menneval, il pouvait bien jouer ce personnage, sans qu'on soupçonnât la vérité. Il paraissait d'autant plus aimable, qu'une langueur touchante, répandue dans tous ses traits, prêtait encore un nouveau pouvoir à l'intérêt qu'il excitait; la magnificence & le goût éclataient dans ses habits; il donnait la main à mademoiselle d'Amerville.

La compagnie, sortie du château, s'était mise en marche pour se rendre à l'église où devoient être mariés les deux amans; la marquise & les parens étaient éloignés d'eux à quelques pas. Madame de Menneval montrait de l'inquiétude & de la tristesse dans toute sa contenance, tandis que l'intendant qui était près de Bazile, déployait une joie

arrogante : le succès couronnait son intrigue , & il touchait à l'heureux dénouement.

Une foule d'habitans de la campagne accourait de toutes parts ; il s'éleve une espece de tumulte ; un groupe de monde entourait une femme d'un certain âge , dont l'intérieur & l'habillement annonçaient l'indigence : elle fondait en larmes , & ne formait que quelques accens étouffés par les sanglots. Bazile , excité par cette rumeur inattendue , tourne les yeux de ce côté , s'élançe , se jette au travers de la multitude , & court tomber dans les bras de cette pauvre femme , en s'écriant : ah , ma mere ! En effet , c'était Nicole , Nicole elle-même , qui ne pouvant se résoudre à se séparer de son fils sans avoir eu la consolation de le revoir encore , informée du lieu où se ferait le mariage , était venue se mêler parmi les spectateurs ; elle redisait sans cesse à ces bonnes gens qui l'environnaient , comme dominée par un mouvement qu'il lui était impossible de surmonter : c'est mon fils ! c'est mon fils ! Remi furieux se précipite entre Bazile & Nicole ; il repousse avec rudesse cette dernière , & allait même la maltraiter ; le jeune homme , plein d'un noble courage , la retenait , la pressait dans son sein ; & en pleurant amèrement : -- Oui , c'est ma mere ! & personne n'aura l'audace de l'arracher im-

punément de mes bras. La réflexion succede à la fougue du sentiment. Nicole regarde l'intendant, & se reproche aussi-tôt d'avoir causé le malheur de Bazile, prêt à jouir d'une fortune brillante. Non, dit cette femme combattue par la tendresse & la générosité, & ne pouvant s'exprimer qu'à peine... je ne suis point... je ne suis point sa mere. Remi triomphe : vous l'entendez, s'écrie-t-il en s'adressant à l'assemblée ? Elle est ma mere, interrompt vivement Bazile : croyez-en mes transports, ces embrassemens (& il la serre avec plus de véhémence contre son cœur). Elle craint, je le vois, de m'avoir enlevé un état qui ne m'appartenait point. Ah ! elle a fait cesser des remords... dont j'étais déchiré. Je le dis à haute voix : je ne suis point le marquis de Menneval ; je ne suis point l'enfant de madame la marquise ; j'atteste ici son propre témoignage : elle n'est que ma bienfaitrice ; encore un coup, voici ma mere : je suis son fils, & je le serai toujours. Oui, ma tendre mere, Bazile vous est rendu pour la vie. Cette femme alors dominée par la nature, n'ayant pas la force de résister, proclame en quelque sorte la vérité ; l'amour maternel éclate ; elle répète dans l'abondance des larmes : ô mon fils, mon cher fils !

L'assemblée était demeurée interdite &

dans diverses attitudes d'étonnement; un anéantissement total accablait mademoiselle d'Amerville : son oncle cherchait à la consoler. A l'égard de madame de Menneval , la foudre même l'avait frappée : elle était renversée dans le sein de sa femme-de-chambre, & privée de l'usage des sens. Rappelée à la connaissance, elle confirme l'aveu de Bazile ; elle fait, d'une voix éteinte, la confession détaillée de l'odieuse manœuvre de Remi , témoigne un vif repentir, & ne dissimule pas qu'un noir chagrin la consume depuis le moment fatal qu'elle a eu la faiblesse de céder à de criminelles suggestions.

Bazile revenu de cette espèce d'emportement de la nature, veut retourner à l'amour ; il s'approche de mademoiselle d'Amerville qui était toujours dans l'accablement. L'oncle de la jeune personne court à lui d'un air irrité, & lui ordonne avec des menaces de se retirer, en le traitant de *misérable paysan* ; il lui défend sur-tout de jamais reparaitre où sa niece & lui pourraient se trouver. Bazile, plein d'une indignation sublime, s'écrie : --- Oui, je ne suis qu'un misérable paysan, & je m'honore de ma bassesse... On n'est donc aimé ici que pour le rang & l'opulence!.. moi, dont le cœur est rempli d'un amour si tendre, si vrai, si pur!.. Je renonce pour toujours à ce détestable Paris, à tout



ce qui l'habite : je vais reprendre mes premiers habits , mon premier état & mon innocence avec eux. Ma mere , embrassez-moi ; retournons à notre village ; j'aime à croire que je n'aurai pas encore *désappris* à labourer. Allons dans un lieu où il soit permis à un fils d'avouer sa mere & de l'aimer.

Toute l'assemblée laisse couler des pleurs d'admiration & d'attendrissement. Un des parens de monsieur de Menneval dit au jeune homme qu'il s'occupera de sa fortune. Ma fortune , répond Bazile d'un ton ferme ! vous la voyez ; elle est dans mes mains , & je n'en veux point d'autre. Je vous rends graces de vos bienfaits ; que mes travaux fussent à nourrir ma mere , c'est tout ce que je demande au ciel. Nous sommes nés pour cultiver la terre , pour l'arroser de nos sueurs , & les miennes ne me coûteront ni trouble , ni remords.

Madame de Menneval , confuse de cette aventure , alla s'enfevelir dans un couvent. Pour l'intendant , il reçut le prix de son génie artificieux & corrompu : on trouva chez lui des papiers qui développaient toute la bassesse & la noirceur de son caractère : il avoua qu'il avait eu en effet le dessein de substituer Bazile au jeune Menneval , & d'épouser la marquise. La justice n'eut que trop de preuves qui la déterminèrent à le

punir; & Bazile qui peut-être, en usurpant un rang élevé, aurait emprunté une ame perverse & endurcie, rendu à son hameau, eut le plaisir de se livrer à des penchans vertueux, & de conserver son cœur dans toute sa sensibilité.

---

II. *Monopole & monopoleur. Articles extraits des supplémens d'un dictionnaire très-connu. Suite.*

TOUT le monde convient que l'effet nécessaire de la liberté du commerce des grains est d'augmenter la quantité de bled reproduit chaque année, & qu'au contraire l'effet des loix prohibitives est de la diminuer. Ainsi le raisonnement des gens à prohibitions se réduit à dire : plus il y a de bled dans un pays, plus on doit craindre d'en manquer; & c'est un moyen sûr d'en avoir beaucoup, que de l'empêcher de croître.

D'où vient donc qu'un tel raisonnement, d'où vient que ces objections contre la liberté, si faibles en elles-mêmes, ont tant d'influence sur les esprits? De la peur que les raisonneurs des villes ont des émeutes populaires, de ce qu'ils ont des vitres à casser.

La peur est l'origine de presque toutes les sottises humaines, & sur-tout des sottises politiques : elle seule a produit cette foule de

loix absurdes ou oppressives sur le commerce des grains. En guérissant les hommes de la peur, on les guérirait de bien des préjugés & de bien des maux; & une éducation qui élèverait l'homme au-dessus de cette maladie cruelle de l'ame, lui apprendrait à raisonner juste dans les sciences morales, plus sûrement que la logique de Port-Royal, ou même que l'étude de la géométrie.

Nous avons cru qu'un exemple aussi détaillé servirait mieux que des raisonnemens abstraits, à bien faire voir ce qu'on doit entendre par monopole, & comment on doit y remédier. D'ailleurs il n'y a point de commerce où l'idée de monopole excite autant de terreur, & sur lequel elle ait donné lieu à de plus mauvais raisonnemens.

Il résulte de cet exemple, que dans tout commerce qui a pour objet une denrée de grande consommation, & heureusement toutes les denrées de nécessité première sont dans ce cas, il n'y a point de monopole à craindre, si la liberté est entière; que les seules causes qui puissent produire le monopole, sont ou de mauvaises loix, ou une mauvaise administration, ou des préjugés; que, pour y remédier, il faut le corriger & s'éclairer; qu'il n'y a point proprement de monopoleurs, parce que le monopole est l'ouvrage du gouvernement & du peuple, &

non celui des marchands; que les seuls coupables seraient ceux qui par des manœuvres contribueraient à augmenter les effets funestes de l'erreur, ou de la mauvaise administration; que ces manœuvres sont trop difficiles à constater d'une manière claire, pour qu'on puisse sans tyrannie en faire l'objet d'une loi pénale; que la punition de ceux qu'on en jugerait coupables, ne ferait que du mal, par la terreur qu'elle inspirerait aux marchands; & qu'ainsi, au lieu de loix contre les marchands qui peuvent abuser de la sottise du peuple & de ses chefs, il en faudrait qui punissent les attentats contre la liberté; qu'il en faudrait sur-tout contre l'abus que les magistrats chargés de la police font de leur autorité: eux seuls sont les véritables monopoleurs.

Dans les denrées d'une petite consommation, le monopole de fait est plus facile. Un seul marchand, par exemple, peut *accaparer* tous les œufs d'un marché; & certainement ce sera un inconvénient pour le peuple de la ville, s'il est défendu à ceux qui ont des poules de vendre leurs œufs ailleurs qu'au marché. Car si on leur en laisse la liberté, tout le mal disparaîtra. Mais il est plaisant qu'on ait imaginé de regarder l'acheteur des œufs comme coupable; quoique tout son crime se borne à avoir troqué son

argent contre des œufs. On l'a donc condamné à une amende; & pour mieux se mettre en garde contre un attentat aussi énorme, on a réglé la quantité d'œufs que chaque marchand pourrait acheter à un marché. Passe-t-il le nombre, il paie une amende; & si on songe à ce qu'il faut payer pour maintenir ces réglemens de conseillers du roi, inspecteurs de marchés, de visiteurs jurés, d'officiers de police, &c., il est difficile de croire que cette législation ait beaucoup diminué le prix des œufs.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des monopoles que le vendeur exerce sur l'acheteur. Il y en a d'une autre espèce, & que l'acheteur exerce sur le vendeur.

Par exemple: dans certaines villes, il est défendu de vendre des denrées au public, avant que l'évêque ou le seigneur aient pris leur provision; & si les marchands s'avisent de contester sur le prix avec son maître-d'hôtel, ou de ne pas acheter sa permission, ils perdent ou une partie de leurs denrées, ou du moins une partie du tems où ils avaient le droit de vendre.

Dans toutes les villes bien policées, les marchands de comestibles & les étrangers n'ont le droit d'acheter qu'à une certaine heure; il faut laisser à l'habitant de la ville, le tems de faire ses provisions, & le débar-

passer d'une concurrence ruineuse. Si quelque bourgeois est assez mauvais patriote pour prêter son nom à un étranger, on le punit. On croirait que l'habitant de la ville & celui de la campagne ne sont pas citoyens d'un même état & membres d'une même nation ; que chaque ville est en droit, comme Rome, de se donner des loix utiles à Rome seule, oppressives pour le reste de la terre.

Il serait à désirer que le gouvernement abolit ces restes de l'ancienne anarchie, qui ne subsistent que parce qu'il ne daigne pas songer à les détruire.

Un autre monopole de même genre, est l'obligation où sont les propriétaires de la Franche-Comté de ne vendre leurs bois qu'aux fermiers-généraux, & pour l'exploitation des salines ; ou bien la loi qui oblige ceux qui ont des bois, de fournir aux salpêtriers du roi celui dont ils ont besoin. Le dernier de ces monopoles existe en Franche-Comté comme ailleurs, en sorte qu'il est arrivé quelquefois à des propriétaires d'être mis à l'amende par les salpêtriers, pour avoir refusé de fournir du bois, & l'année d'après d'être poursuivis par la ferme pour leur en avoir fourni.

On a depuis peu étendu sur la Lorraine ce privilège de la ferme ; car il semble qu'on n'ait commencé que depuis environ six mois

à avoir en France quelqu'idée du droit de propriété. On ignore à Paris tous ces abus, ou si on en parle à souper, on en rit & on les oublie; car à voir le grand intérêt que les Parisiens mettent à un souper, & leur profonde indifférence sur leur législation, on croirait qu'ils ne connaissent d'autre propriété que celle du souper où ils sont priés.

Nous n'avons rien dit du monopole que les Hollandais exercent sur le commerce d'épiceries. Il n'est ici question que d'administration intérieure, & les brigandages de nation à nation ne sont pas de notre sujet. Les propriétaires des isles où croissent les épiceries, savent combien ce monopole est onéreux; les nations de l'Europe sentent le poids du tribut que la Hollande leur impose, & il ne manque aux uns & aux autres que le courage & la volonté de s'y soustraire. Les Hollandais ont cru & croient encore que ce commerce exclusif & tyrannique, est la source de leur grandeur. Mais ils cesseront bientôt de le croire.

**MONOPOLEUR**, ( f. m. ) homme qui agit ou qui écrit contre la liberté du commerce ( voyez l'article précédent ). Il ne faut point pendre ces derniers; & la peine capitale pour ce genre de crime, doit être le ridicule.



III. *Pensées sur la flatterie.*

FLATTER, c'est chercher à plaire à quelqu'un par des éloges faux ou exagérés, dans des vues d'intérêt, de plaisir, ou d'ambition.

Toute louange n'est pas flatterie : il est permis de louer ce qui est digne de louange ; nous devons cet hommage à la vérité & à la vertu. Les principes du beau & de l'honnête sont tellement gravés dans nos cœurs, que nous ne saurions nous empêcher d'estimer & d'admirer une qualité utile, une action généreuse ; & si l'envie nous empêche souvent de lui donner publiquement des éloges, nous ne pouvons les lui refuser dans le fond de nos cœurs.

Refuser à la vertu les éloges qui lui sont si justement dus, ce serait souvent lui ôter son plus ferme appui ; l'amour - propre entre pour beaucoup dans nos actions les plus louables ; il est peu de personnes qui s'attachent à la vertu uniquement par amour pour elle ; le desir de s'attirer les regards & les applaudissemens des hommes, est peut-être l'unique motif des actions les plus éclatantes.

Il ne faut pas confondre la flatterie avec une honnête complaisance, qui fait se plier aux goûts & aux volontés des autres dans les choses indifférentes ; bien loin que nous  
condamnions



condamnions une telle condescendance, c'est elle qui fait l'agrément & le charme de la société, c'est elle qui concilie & gagne les cœurs; mais les bornes qui séparent la complaisance de la flatterie sont faciles à franchir, il est à craindre qu'on n'en vienne insensiblement à approuver des goûts vicieux, à applaudir à des actions deshonnêtes: & souvent on s'imagine n'être que complaisant, quoiqu'on soit déjà flatteur. C'est ainsi que le vice est souvent fort près de la vertu.

Le flatteur commence à étudier le caractère de celui qu'il veut séduire; il épie ses inclinations, ses goûts, ses penchans, sa manière de penser; il observe jusqu'à ses moindres habitudes; c'est un habile espion, qui examine les endroits faibles par où il pourra commencer l'attaque; & il réussit d'autant plus facilement, qu'il trouve des intelligences dans la place: car le plus dangereux flatteur est dans notre cœur, c'est lui qui nous fait tomber dans le piège. Si nous nous flattons nous-mêmes sur nos défauts, si nous les transformons en vertus, comment nous garderons-nous des flatteurs du dehors? Qu'il est aisé de nous séduire, quand nous nous séduisons nous-mêmes!

Le meilleur préservatif contre les pièges de la flatterie est renfermé dans ce mot d'un ancien: *connois-toi toi-même*. Si les hommes

connaissaient au juste ce qu'ils valent, s'ils savaient s'apprécier, s'ils ne s'estimaient pas plus qu'ils ne méritent, ils ne se laisseraient pas tromper si aisément par les éloges qu'on leur donne, ils ne se laisseraient point aveugler jusqu'à regarder leurs vices comme des vertus, ils sauraient discerner la juste louange de la vile flatterie.

S'il importe à tout le monde de se défier des flatteurs, c'est sur-tout aux riches & aux grands de la terre : comme ils peuvent procurer de grands avantages à ceux qui les flattent, c'est à eux principalement que les flatteurs s'adressent. *Les gardes*, dit Synefius(\*), *veillent autour des palais des rois pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flatterie : elle trompe les sentinelles ; elle pénètre non seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du prince ; elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur, c'est-à-dire, un esprit sage & équitable, le discernement du vrai & du faux, l'amour de la justice & du bien public.*

Que les rois seraient grands, qu'ils seraient sages, qu'ils seraient heureux, s'ils fermaient l'oreille à ces courtisans flatteurs qui les abusent, & qui sont la cause des fautes qu'ils

---

(\*) *De regno.*

font , & des injustices qu'ils commettent ; s'ils avaient auprès d'eux des ames assez sinceres & assez généreuses pour leur montrer leurs devoirs, & pour les reprendre lorsqu'ils s'en écartent ; en un mot, s'ils avaient , non des flatteurs qui les trompent , mais des amis qui les éclairent !

Voici les principaux caracteres auxquels on peut discerner le flatteur , du vrai ami.

Le premier loue à tout propos , sans discernement & sans choix ; ses louanges ont plus pour objet les qualités brillantes que les qualités solides & vraiment estimables : le vrai ami réserve ses éloges aux qualités louables de l'esprit & du cœur , aux actions généreuses , désintéressées , utiles.

Le flatteur cherche à vous déguiser vous-même à vous-même : le véritable ami , au contraire , ne croirait plus mériter ce titre , s'il n'ouvrait pas vos yeux sur vos défauts , & s'il ne vous montrait pas tel que vous êtes. Il a le courage de vous représenter votre devoir , toutes les fois que vous vous en écarterez.

Le flatteur , pour se mieux cacher sous le voile de l'amitié , paraîtra tout zele & tout feu pour vous rendre service ; il promettra tout , & plus qu'il ne peut tenir. Le vrai ami est moins ardent , mais il est plus sincere ; il offre moins , mais il fait davantage ; il

ne promet pas plus qu'il ne peut faire, mais il tient encore plus qu'il n'a promis. Il ne trouve rien de si doux que de pouvoir rendre service à son ami; mais il examinera avant tout, s'il peut le faire sans blesser les loix de la justice & de l'honnêteté, qui lui sont encore plus sacrées que celles de l'amitié; hors de là il lui sacrifiera tout, & même sa vie.

C'est sur-tout dans l'adversité qu'on discerne l'ami, du flatteur.

*Amicus certus in re incerta cernitur.*

Tant que vous avez vécu dans l'opulence & dans l'éclat, vous étiez environné d'une foule de flatteurs qui ne cessaient d'exalter votre mérite & vos talens. Aujourd'hui que la fortune vous a tourné le dos, ces flatteurs vous ont tourné le dos avec elle; ils vous dédaignent, ils ne vous connaissent plus, ils craignent de vous rencontrer. La conduite du vrai ami est bien différente: le changement de votre sort ne saurait le faire changer à votre égard; vos malheurs ne servent qu'à rendre son attachement plus fort & plus actif; il partage vos peines comme il partageait vos plaisirs; & si malgré tous ses soins il ne peut améliorer votre sort, il tâche du moins de vous le rendre plus supportable par ses tendres consolations.

O le précieux trésor qu'un ami sincere & vertueux ! De quel secours ne nous est-il pas dans tous les états de la vie ? Dans la prospérité, il nous apprend à en faire un bon usage ; dans l'adversité, il partage notre infortune, & nous aide à en alléger le poids ; dans la santé, il nous rend facile & agréable la pratique de nos devoirs ; dans la maladie, sa vue seule calme nos douleurs ; dans nos plaisirs, ils nous deviennent plus doux, quand nous avons un ami qui les partage.

---

IV. *Lettre aux éditeurs. Par M. M. P. H.  
de l'A. de C.*

A tant de circonstances singulieres, rassemblées dans la vie du patriarche de notre littérature, il s'en est joint une capable seule de l'immortaliser : c'est la fondation de Ferney. Vous savez, messieurs, que cette terre n'est plus un ramas de chaumines avec des domaines en friche, comme celles du petit pays de Gex où elle est située. M. de Voltaire y a appelé des artistes & des agriculteurs. Des constructions considérables & régulières ont servi à loger cette colonie naissante, asyle de la tolérance, & de l'industrie laborieuse. M. de Voltaire & M<sup>de</sup> Denis sa niece, en versant de grands fonds dans le commerce de l'horlogerie, lui ont

donné d'entrée une prospérité surprenante , accrue par les protections supérieures que son fondateur lui a procurées. Ferney est un bourg très-propre , très-bien bâti , & très-peuplé ; en y entrant , on se croit en Angleterre ; & la vénération qu'inspire la demeure du chantre de Henri IV , est égayée par le coup-d'œil animé & élégant qui la vivifie.

Les réformés n'y ont pas encore un temple ; mais ils ont ce qui vaut mieux , la liberté de servir Dieu où & comment il leur plaît ; ils ont des ressources & de la protection , & ils s'en contentent. On peut vivre , élever sa famille , & louer Dieu , sans y être appelé par le bruit des cloches. C'est *Neuwied* , c'est *Hoexter* , où tout le monde fabrique , sans s'informer du catéchisme de son voisin. Aussi n'est-il pas étonnant que Ferney soit tranquille , riche , & gai. Virgile fesoit dire par les serfs de la glebe des campagnes de Rome :

*O Mælibæa ! Deus nobis hæc otia fecit.*

Le Virgile de la France a été vraiment le dieu du canton qu'il possède. Chaque habitant lui rend ce culte , le premier des cultes , que les bienfaiteurs des hommes ont obtenu de la sensibilité , le culte de la reconnaissance & de l'attachement. Cet attachement vient d'éclater d'une manière bien glorieuse

dans une solemnité célébrée au Parnasse pour le rétablissement de sa Minerve.

Après deux mois de souffrances & d'une maladie dangereuse, M<sup>de</sup> Denis a été rendue aux vœux de sa colonie & de son protecteur. Les alarmes avaient été affreuses, l'allégresse est sans bornes. Jamais bienfaitrice ne fut pleurée davantage, & n'a reçu de témoignages plus touchans de l'affection de ses obligés.

Jeudi 18 mai, tous les habitans de Ferney, divisés en deux compagnies de dragons en uniforme très-propre, & bien montés, monterent au château à huit heures du matin, précédés d'un corps d'artillerie de quarante hommes, & d'une musique nombreuse & brillante. L'une des compagnies portait l'étendard de M<sup>de</sup> Denis, & l'autre celui de M. de Voltaire. Arrivés dans l'avenue du château, les dragons se rendirent à pied dans la chapelle que le Nestor a élevée à Dieu, dans le tems qu'on l'accusait d'irréligion dans des petites brochures ensevelies. Catholiques & protestans, tous y chanterent un *Te-Deum* suivi d'une salve de canons, & d'une symphonie. Le service s'exécuta avec la plus grande décence, & l'attendrissement de tous les assistans. De l'église, la troupe à cheval se rangea en parade dans la cour du château, dont les fenêtres, les bal-

cons & l'escalier étaient occupés par une compagnie nombreuse, M. de Voltaire à la tête. On fit diverses évolutions précédées & suivies du bruit de l'artillerie, & de celui de la musique; puis quelques députés de la troupe demandèrent audience, & furent complimenter les objets de la fête, & M. le résident de France à Geneve, qui participait à l'allégresse de Ferney. L'un des députés fit présenter par sa petite fille les vers suivans, qui lui méritèrent les embrassemens de M. de Voltaire.

*A M<sup>de</sup> Denis.*

LE ciel rend à Ferney sa Minerve chérie ;  
 La mort s'éloigne, & les arts consolés  
 Voient au flambeau de sa vie,  
 Après les jours de deuil, les beaux jours rappelés,  
 Notre Minerve ! entends-tu l'allégresse  
 De tous ces cœurs ? Comme ils sont attendris  
 D'entourer, de chanter, de bénir leur déesse !  
 Ah ! redis-leur encor, *mes enfans*, je guéris.  
 Elle guérit, amis ! que la fête commence,  
 Et que le sentiment invite la gaité.  
 Buons : chaque rasade à sa fanté  
 Est une hymne à la bienfaisance.

*A M. de Voltaire.*

Toi ! des habitans du Parnasse



Le rival & le protecteur ,  
 Charmant correspondant d'Horace ,  
 Et l'Esculape de l'erreur ,

Viens , que sur les lauriers de ta tête blanchie  
 Nous versions l'encens & les fleurs ;  
 Viens embellir nos jeux , animer notre orgie ;  
 Mets le sel au plaisir , les pavots aux douleurs ;  
 A nos transports mêle ta gaité pure ;  
 Daigne par fois être plaiiant ;  
 L'astre du jour à son couchant  
 Sourit encore à la nature.

La députation retirée , on défila à cheval , pour remonter en ordre un moment après. M. de Voltaire avait fait préparer à la tête du parc un déjeûné pour cent vingt personnes. Les dames , après une collation dans le salon du château , vinrent participer à l'allégresse des convives. M. de Voltaire s'y livra avec l'enthousiasme d'un jeune homme. Jamais peut-être ce caractère de sensibilité extrême qui domine dans ses ouvrages , ne parut mieux. Ce fut un étrange sujet de surprise , d'admiration , & de joie , de voir cet octogénaire respectable jeter son bonnet en l'air à la première rasade , & donner le signal aux acclamations de ses cliens. C'était un philosophe enfant , qui baissait son ame au

niveau de l'allégresse commune; mais la vivacité de cette jouissance n'appartient guere qu'aux grands cœurs. Il faut aimer le bonheur des hommes, pour s'attendrir de là récompense de leurs bienfaiteurs.

La fête se termina par un soupé & un bal; & le lendemain les officiers des dragons allerent offrir les deux étendards à M. de Voltaire & à M<sup>de</sup> Denis, aussi pénétrés de cette attention de leurs vassaux, qu'ils l'avaient été la veille, de leurs transports, de leur attendrissement, de l'ordre admirable de cette orgie, & sur-tout de l'expression enthousiaste de l'attachement commun pour les créateurs & les soutiens de la colonie.

On a pourvu non seulement à ses besoins, mais encore à son bonheur. La dernière fête en a été la preuve. Son ordonnance fut aussi riche qu'élégante, l'amusement varié, l'attendrissement général; & la gaité, des transports.

Sophocle mourut à quatre-vingt-cinq ans, de la joie d'une couronne olympique. La destinée de M. de Voltaire est bien plus heureuse. Les applaudissemens des hommes contribuent à la félicité; mais leur amitié la donne. L'adulation profane souvent la récompense du génie, les éloges & la renommée; mais les malheureux qu'on a soulagés ne flattent pas, ils bénissent.

Si quelque chose pouvait retarder ce moment inévitable où l'Hercule de la philosophie & des lettres y laissera ce vuide immense qu'on mesure avec douleur, & qui engloutira l'illustration des tems qui vont suivre, ce serait peut-être la douceur des momens que nous avons décrits. La fanté d'un octogénaire si sensible doit beaucoup tenir aux mouvemens de l'ame.

La fête de Ferney est la couronne civique que l'on attache aux trophées littéraires de son seigneur. Cette circonstance lui est particuliere comme son génie, & elle ne mourra pas plus que lui.

*V. Epître d'une dame a son amie, sur les dangers auxquels s'expose une mere qui ne nourrit pas ses enfans, & l'avantage qu'elle trouve a remplir ce devoir.*

LE tems approche donc, ô ma chere Idamie,  
 Où tu dois éprouver de nouveaux sentimens!  
 Des fleurs parent l'autel, & bientôt mon amie  
 Va de son jeune époux recevoir les sermens.  
 Il faudra qu'à son tour ta bouche les prononce.  
 Mon ame, m'écœis-tu, redoute ces instans.  
 Calme un injuste effroi; mon amitié t'annonce  
 Des tributs mérités & des plaisirs constans.

Non : le bonheur n'est point une vaine chimère.

76 JOURNAL HÉLVÉTIQUE.

Pour qui s'en montra digne il exista toujours.  
 Pourrait-on s'étonner qu'il embellit mes jours ?  
 Je porte un cœur sensible , & suis épouse & mere.  
 Tels feront tes destins , je les vois s'accomplir.  
 Sur eux avec douceur mes regards se reposent.  
 Tu connais les devoirs que nos titres imposent ;  
 Et ton vœu le plus doux fera de les remplir.

Il en est un , sur-tout , bien cher à la nature ,  
 Dont l'oubli peut coûter un remords éternel ;  
 Qu'il soit sacré pour toi : dans le sein maternel ,  
 Ah ! laisse tes enfans puiser leur nourriture.  
 Ces fruits d'un chaste hymen par nos maux achetés,  
 Qu'oi , nous les confions à des mains mercenaires ,  
 Tandis que des forêts les hôtes sanguinaires  
 Allaitent les petits que leurs flancs ont portés ?

O toi , dont sans frémir , la cruauté déroge !  
 A des soins que l'amour fait rendre si touchans ,  
 Toi qui de la nature ignores les penchans ,  
 Réponds : c'est toi qu'ici ma douleur interroge ,  
 Lorsque dans un berceau qu'investit le danger ,  
 On élève l'objet de tes pures tendresses ,  
 Songes-tu qu'en son sang coule un sang étranger ,  
 Et qu'une autre que toi jouit de ses caresses ?  
 Vas tenter , s'il est vrai que ton cœur le chérit ,  
 D'obtenir que le sien veuille te reconnaître.

Tu le verras , fidele au sein qui le nourrit ,  
Repouffer en pleurant celui qui le fit naître.

Mais , barbare , tandis que tes vœux criminels  
Des jeux de nos cités poursuivent le prestige ,  
Sais-tu si ton enfant , loin des yeux maternels ,  
Reçoit les tendres soins que sa faiblesse exige ?  
Tu t'oses reposer sur le choix que tu fis !

Comment veux-tu qu'un jour réponde à ton attente  
Celle qui sans remord sevrera son propre fils  
Pour te vendre le lait dont le tien s'alimente ?

Ah ! de l'humanité prends l'auguste flambeau ,  
Vois les maux que produit l'abus que je déplore.  
Combien d'infortunés moissonnés dès l'aurore ,  
Que le sein de leur mere eût sauvés du tombeau !

Mais c'est peu que les loix que tu viens d'inter-  
rompre ,

Appellent sur ton fils la mort ou les douleurs.  
Le lait, le même lait que réclamaient ses pleurs ,  
Repompé dans ton sang, va bientôt le corrompre.  
Contemple avec effroi ce redoutable écueil ;  
Peins-toi tous les dangers dont ta faute est suivie.  
Tremble qu'un poison lent ne consume ta vie ,  
En t'offrant chaque jour l'image du cercueil !  
Cependant arrivée à ton heure dernière ,  
Quel appui soutiendra ton esprit abattu ,

78 JOURNAL HELVETIQUE.

Si d'un œil confterné parcourant ta carrière,  
Tu n'y vois rien qui puisse honorer la vertu ?

Amie , à ce tableau qui demandait fans doute  
Le coloris brillant d'un pinceau plus heureux ,  
Sûre de t'inspirer des transports généreux ,  
J'opposerai celui du bonheur que je goûte.

L'hymen s'offrit à moi sous un aspect charmant.  
Il avait sans retour fixé mes destinées ;  
Et d'un époux en qui je voyais un amant ,  
La main semait de fleurs le cours de mes journées.  
Cet accord que l'on doit à des nœuds assortis ,  
L'attrait d'un amour pur qu'on s'avoue à soi-même ,  
Ces égards mutuels toujours si bien sentis ,  
La douceur d'estimer ce qu'il faut que l'on aime ,  
Les hommages d'un cœur solidement épris :  
Voilà les premiers biens qui formaient mon partage.  
Il était beau sans doute : & pourtant je compris ,  
Qu'heureuse , je pouvais l'être encor davantage.  
Je le vis naître enfin ce jour si fortuné ,  
Qu'à la bonté du ciel demandait ma priere ;  
Il daigna m'accorder le doux titre de mere.  
J'affure que mes mœurs ne l'ont point profané.

En ce même moment , où l'amitié t'adresse  
Des vers que sans apprêt elle seule a dictés ,  
Libre dans son berceau repose à mes côtés

Le plus jeune des fils qu'allaita ma tendresse.  
 Hier de ses esprits un paisible sommeil  
 Avait à la même heure interrompu l'usage.  
 Mes avides regards contemplaient son visage ,  
 Où s'était peint l'éclat du plus tendre vermeil.  
 Ainsi brille la fleur nouvellement éclosé.  
 Je rendais en silence hommage au Créateur ;  
 Un lent & doux fourir de sa bouche mi-closé  
 Fut le premier signal d'un réveil enchanteur.  
 Ses yeux à peine ouverts sur mes yeux se fixerent ,  
 Ses bras vers moi tendus m'exprimaient leur dessein ,  
 J'embrassai mon enfant , & ses lèvres sucerent  
 Le lait qu'avec transport lui prodiguait mon sein.  
 Mon mari près de moi , qu'occupait la lecture ,  
 La quitte , nous regarde avec saisissement :  
 Son ame reconnoît le cri de la nature ,  
 Et son œil est baigné des pleurs du sentiment.  
 „ Ne crains pas, toi, dit-il, que tant d'amour inspire ,  
 „ Que le tems porte atteinte au nœud qui nous unit ;  
 „ La jeunesse s'écoule , & la beauté finit ;  
 „ De la seule vertu rien n'affaiblit l'empire. „  
 Idamie , à ton cœur le mien veut déferer.  
 Parle , je te connais incapable de feindre :  
 Conçois-tu des plaisirs que l'on pût préférer  
 Aux douceurs de l'instans que je viens de te peindre ?

La Providence veut, c'est un de ses bienfaits,  
 Qu'au sein de nos devoirs le vrai bonheur se trouve.  
 Je porte autour de moi mes regards satisfaits,  
 Et j'ignore quel bien manque au sort que j'éprouve.  
 Je n'ai point à braver d'importunes clameurs,  
 Aux langueurs de l'ennui je suis inaccessible,  
 Cette maison présente à mon ame sensible  
 L'asyle fortuné de la paix & des mœurs.  
 Je n'y rentre jamais sans transports d'allégresse.  
 J'appelle mes enfans, je les vois m'entourer;  
 Au plus jeune sur-tout je vole avec ivresse,  
 Je le prends dans mes bras & suis prête à pleurer.  
 D'un époux vertueux & l'amour & l'estime  
 Au gré de mes souhaits s'augmente chaque jour;  
 Tout ce qui m'entourne en cet heureux séjour,  
 Chérit, honore en moi le zèle qui m'anime.

J'ai fini mon printems & suis dans mon été;  
 Mais je conserve encor les dons du premier âge,  
 La gaité de l'esprit, le feu de la santé,  
 Et les faibles attraits qui firent mon partage.

Adopte, ô mon amie, adopte mes penchans.  
 Choisis pour ta demeure un asyle champêtre;  
 C'est là que l'air est pur, que les goûts sont tou-  
 chans,  
 Que l'ame plus en paix, jouit mieux de son être.  
 L'habitant



L'habitant des cités , fougueux dans ses desirs ,  
 Peut-être avec dédain fuirait ces lieux rustiques :  
 Vous qui m'êtes si chers, ô mes toits domestiques ,  
 Vous savez si mon cœur regrette ses plaisirs :  
 A de vaines grandeurs que tous ses vœux aspirent ,  
 Par son faite inoui qu'il soit par-tout cité ;  
 L'univers est aux lieux où mes enfans respirent ;  
 Et c'est dans leur bonheur qu'est ma félicité.

*Allusion.*

D'INEFFABLES vertus source pure & féconde ,  
 Toi qui touche le trône où siege l'Eternel ,  
 Qui portas dans tes flancs le Rédempteur du monde ,  
 Et le nourris du lait de ton sein maternel ;  
 Vierge sainte , du haut de l'immortel empire ,  
 Daigne exaucer les vœux que t'adresse ma foi ,  
 Protege mes enfans , & que leur mere expire  
 Dans l'amour des vertus que l'on adore en toi.

*Par madame la comtesse de Laurencin,*  
 qui a remporté le premier prix de l'académie  
 de l'Immaculée Conception de Rouen ,  
 où cette piece a été envoyée l'année derniere.  
 Toutes les pieces destinées à cette academie  
 doivent être accompagnées d'une allusion à  
 la Sainte-Vierge.



VI. *Épître au comte de Treſſan, ſur ces  
peſtes publiques qu'on appelle philoſophes.  
Par le chevalier DE MORTON.*

LES hommes, cher Treſſan, font d'étranges  
machines,

Quand fiers des feux follets d'un inſtinct perversi,  
Ils vont perſécutant l'écrivain ſans parti,

Qui veut de leur raiſon réparer les ruines.

Tu les connois ſans doute, & ſouvent leurs travers  
Du ſel d'Ariſtophane ont égayé tes vers ;

Ces beaux vers, de nos mœurs la riante peinture,  
Qui charmaient ſous le dais l'ennui des ſouverains,

Et rendaient plus piquans les ſoupers d'Épicure,  
Que donnait à Nanci le Titus des Lorrains.

En vain ils pullulaient dans les coins de l'Europe ;  
De ce monde peuplé d'infiniment petits

Ta main impunément déchira l'enveloppe.

On peut en rire encor, ſans être miſanthrope ;

Et pour mieux diſſéquer cet amas de fourmis,

Je vais pour un inſtant monter ton microſcope.

Je découvre d'abord, monté ſur des tréteaux,

Un critique à la toiſe, alignant des journaux,

Homme dur, qui pour nuire, avant le jour s'éveille,

Frélon pillant la ruche & maltraitant l'abeille.

«Auteurs nouveaux, dit-il, modestes dans vos  
» vœux,

» Ne vous flattez jamais d'égalér vos aïeux :  
» Je vous ai pesé tous dans ma juste balance ;  
» L'édifice du goût touche à sa décadence ,  
» Et ses antiques murs recrépis tant de fois ,  
» Tomberaient, si mon bras n'en soutenait le poids.

Fort bien, mon cher Atlas, j'admire ton courage ;  
Mais compare un peu moins, & pense davantage.  
On n'a point fait dans Naples un crime à Saunazar  
D'avoir écrit en vers mille ans après César ;  
Pline n'a pas vécu dans le siècle d'Horace ;  
Quand Saluste n'est plus, Tacite le remplace.  
Osons sans fanatisme admirer nos aïeux ;  
Qu'ils soient nos conducteurs, mais sans être nos  
dieux.

L'âge heureux dont Malherbe a vu le crépuscule ,  
Expira, je le fais, aux guerres de la bulle :  
Louis, dans l'intervalle, éleva les beaux arts  
Plus haut que Périclès, Léon & les Césars.  
Louis voulait regner, il ne se trompa gueres ;  
Un prince, avec les arts, mène un peuple en li-  
fieres :

Aussi flattant la main qui lui fermait les yeux ,  
Le Français obéit, rit & se crut heureux.

Ce tems n'est plus : du goût la plante délicate ;  
 Lasse enfin de germer sur une terre ingrate ,  
 Porte sous d'autres cieux son parfum & ses fleurs,  
 Pourtant l'âge où je vis peut braver ses censeurs :  
 Nous acquérons du nerf en perdant de la grace ;  
 Si le goût disparaît , la raison le remplace ,  
 La raison , le seul bien dont Irus peut jouir ,  
 Le seul dont l'homme heureux doit s'enorgueillir.  
 Circé , dont la baguette adoucit le génie  
 Au milieu des serpens que fait siffler l'envie ,  
 Et qui peut quelque jour consoler les sultans  
 Du malheur de régner sur des Orang-outangs ,  
 Je la vois cassant l'œuf que couvait l'ignorance ,  
 D'un roi qui digérait , faire un être qui pense ,  
 Rendre à la vérité l'art frivole des vers ,  
 Et de Londres à Peking éclairer l'univers.

Pourtant ne croyons pas que tout docteur mo-  
 derne

Sache de Diogene emprunter la lanterne ;  
 Dans les replis du cœur peu veulent pénétrer :  
 On veut dominer l'homme , & non pas l'éclairer.  
 C'est ce demi-Zenon , ce sage hétérodoxe ,  
 Qui dans son atelier forgea le paradoxe.  
 De là tous les écarts qu'on vit accumuler ,  
 Et que l'art des Euler ne saurait calculer.

Je compterai plutôt combien à nos ancêtres  
 Coûta d'affassinats la querelle des prêtres ,  
 Les germes qu'en son sein cache le puceron ,  
 Ou les coups de sifflet qu'a remboursés. . . .  
 Tantôt c'est du Maillet, qui perçant les abymes ;  
 Nous juge des poissons les enfans légitimes ;  
 Ici, c'est Maupertuis de calculs hérissé,  
 Qui veut qu'en son noyau le globe soit percé.  
 Là, de son microscope ajustant les lentilles ,  
 Needham avec du bled croit former des anguilles.  
 Non moins insensé qu'eux , mais plus cynique  
 encor ,

Mirabeau du néant fait naître l'âge d'or ,  
 Et dans son livre adroit tourmentant son génie ,  
 A coudre Spinosa, Frérêt & la Métrie ,  
 Prouve au monde confus de sa témérité ,  
 Que Dieu qui les régit, n'a jamais existé.  
 Mais du délire obscur de quelqu'énergumène  
 N'allons pas accuser l'intelligence humaine :  
 Laissons les raisonneurs , & suivons la raison.  
 Si la taupe a creusé le mur de ma maison ,  
 Irai-je blasphémer le nom de l'architecte ?  
 Le philosophe est seul , & l'imposteur fait secte :  
 Aisément à ce trait chacun peut distinguer  
 Le vrai roi , du tyran qui nous veut subjuguier.

## 86 JOURNAL HELVETIQUE.

- „ Non, ne distinguons rien, vous dira la Sorbonne ;  
„ Nous sommes dans l'état le seul corps qui rai-  
„ sonne :
- „ Pour être intelligent il faut être inspiré ,  
„ Et l'on ne pense point sans un bonnet carré.  
„ Instruits dans l'art heureux de vaincre sans  
„ combattre ,
- „ Nos paisibles décrets ont pros crit Henri Quatre.  
„ Bélifaire a subi notre juste courroux.  
„ *L'esprit & le bon sens* sont tombés sous nos  
„ coups.
- „ Dieu veut qu'avec éclat notre plume confonde  
„ Tout sage qui sans nous ose éclairer le monde.  
„ Pythagore , Numa , le Solon de Berlin ,  
„ Montaigne & Vanini , Socrate & l'Arétin ,  
„ Ont tous également subi nos anathèmes.  
„ Instruits par leurs revers, créateurs de-systèmes,  
„ Et vous vils embrions, barbouilleurs de papier,  
„ Craignez Dieu , la Sorbonne & le grand. . .
- A ces mots , des dévots la horde subalterne ,  
Croyant ouïr Moyse , humblement se prosterne.  
Le peuple qui croit tout , quand il n'a pas de pain ,  
Contre Locke & Bacon va sonner le tocsin ;  
Tout s'agite , il faut être assassin ou victime.  
L'homme droit , achetant son repos par un crime ,

Attise le bûcher par le prêtre allumé :  
 La main même des rois pèse sur l'opprimé ;  
 Tant est craint dans les cours le cri de la nature !  
 Tant y répand d'effroi la plume libre & pure ,  
 Qui mesurant les nains qui nous faisaient trembler ,  
 Peut éclairer les yeux qu'il convient d'aveugler !

La Grece erra long-tems , mais n'eut point le  
 délire

D'opprimer pour des mots l'homme qui fait écrire.  
 Rome flétrit ses rois , dégrada l'univers ,  
 Mais sans faire à Lucrece un crime de ses vers.  
 Le héros d'Atticus , sans causer de murmures ,  
 De leurs propres travers fit rire les augures.  
 Aux confins de l'Asie observez ces Chinois ,  
 Qui , depuis cinq mille ans , ont leurs mœurs &  
 leurs loix.

Leur lettré vit en paix sans craindre l'ostracisme.  
 Les maux du genre humain sont dus au fanatisme ;  
 Et grace aux préjugés qui viennent l'appuyer ,  
 Ce fléau destructeur a chez nous son foyer.  
 Nos princes , il est vrai , ne vont pas aux croisades ,  
 On ne convertit plus avec des dragonades ;  
 En vain au Capitole , un pontife ennemi  
 Sonnerait le tocsin de *Saint-Barthelemi*.  
 Mais au sein du volcan la flamme couve encore :

## 28 JOURNAL HELVETIQUE.

Quel est ce Dieu du mal qu'à Toulouse on adore ?  
D'où vient qu'un pénitent , courbé sous une croix ,  
Peut égorger Calas avec le fer des loix ?

Pourquoi , dans Abbeville, un pontife barbare ,  
Pour le délit d'un fou , fait-il périr. . . .

Même au sein de Paris , dans un monde éclairé ,  
Le philosophe est craint comme un pestiféré :

Les prêtres contre lui lancent des anathêmes ,  
Notre université le flétrit dans ses thèmes ;

Il est même permis à l'abbé . . . . .

De ruer contre lui du haut de son grenier.

Malheureux Quinze - vingts ( pardonnez l'apostrophe )

Dites , quel mal au monde a fait le philosophe ?

Cet Hermès dont l'Égypte a reçu tant de loix ,  
A-t-il donc à son char fait atteler des rois ?

Socrate a-t-il bronillé Thebe & Lacédémone ?

Épictète en prison , Antonin sur le trône ,

De la chaîne qui lie un homme à ses égaux ,

Jamais , dans leurs écrits , n'ont brisé les anneaux.

Montaigne du bûcher eût sauvé la pucelle.

Donnez à Richelieu l'ame de Fontenelle ,

Et jamais dans Loudun le crime de forcier

N'eût sur un échafaud fait conduire Grandier.

Clarke fait aimer Dieu. Malgré son verbiage ,



On peut lire avec fruit le capucin Panage.

Un peuple , au nouveau monde , a fait législateur

Ce Locke , de L'Europe immortel bienfaiteur ,

Qui prouva , quoi qu'en dit la Sorbonne offensée,

Que le burin des sens grave en nous la pensée.

De Londre à Pétersbourg , on lie l'esprit des loix.

C'est l'oracle du peuple & la leçon des rois.

Enfin le philosophe a fait le bien du monde ;

Ce bien laisse par-tout une trace profonde.

Pour le mal il en est , mais il faut le chercher.

De l'enfer littéraire, ô toi triste nocher ,

. . . . .

Erostrates nouveaux de nos temples d'Ephese ,

Vous tous , des plus grands noms ardens persé-  
cuteurs ,

Inquisiteurs , bourreaux , tartuffes & docteurs ,

Proscrivez les héros de la philosophie ,

Comme infracteurs des loix , fans mœurs & fans  
patrie ;

Faites-les aussi vils que vous le paraissez ;

Nuire est votre métier , & vous le remplissez.

Celui du philosophe est d'imiter Socrate ,

De servir sans orgueil une patrie ingrate ,

D'éclairer les esprits que l'on veut enchaîner ,

De plaindre un Anitus , & de lui pardonner.

90 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Douce philosophie , idole du vrai sage ,  
 Le repos de mon cœur fut toujours ton ouvrage.  
 Ta voix , dans l'âge heureux où l'on cherche à  
 jouir ,

Vint ouvrir à mes sens la route du plaisir :  
 Même quand des Ninons je partageais l'ivresse ,  
 Fidele à mon ami sans trahir ma maitresse ,  
 Grace à l'activité de ton contre-poison ,  
 Des erreurs de l'amour je fauvai ma raison.  
 Aujourd'hui que le tems détruisant son ouvrage ,  
 Avec sa faux d'acier sillonne mon visage ,  
 Dans mon corps dégradé s'éteint le sentiment ;  
 Mais je jouis encor par mon entendement ,  
 C'est lui qui me découvre au-delà de l'espace  
 Un Dieu juste & clément qui punit & fait grace.  
 Mon œil appesanti , guidé par son flambeau ,  
 Ne voit point le néant au-delà du tombeau.  
 Sûr de revivre un jour dans le sein du grand Etre ,  
 En silence ici-bas je cherche à me connaître.  
 Loin des cours , de Tartuffe & des intolérans ,  
 Sans offenser les rois , baissant les tyrans ,  
 Autant qu'il est permis à mon faible génie ,  
 Du monde où je me vois j'entretiens l'harmonie.  
 Tel est le plan de vie où j'osai m'engager ;  
 On pourra m'en punir , non m'en faire changer.

Toi, qu'après deux mille ans l'Europe lit encore,  
Sublime rêve-creux dont Athenes s'honore,  
Platon, tu goûterais mes sentimens divers,  
Et dans *ta république* on eût aimé mes vers.  
Appréciant mes mœurs par mes rimes naïves,  
Anacréon m'eût mis au rang de ses convives.  
Le Scythe Anacharfis m'eût prêté son traîneau.  
Diogene peut-être eût gardé son tonneau ;  
Mais laissant le cynique à sa myfanthropie,  
L'amour m'eût consolé dans les bras d'Aspasie.  
Ainsi trompant l'espoir d'un Zoïle insensé,  
Loin que mon esprit meure, il vit dans le passé.  
J'ai pour contemporains, Sophocle, Demosthene,  
L'ami d'Alcibiade & les sages d'Athene.  
J'entre à l'Aréopage, introduit par Solon :  
A Stade olympien je vois lutter Milon ;  
Sparte me montre aussi cette fête ingénue ;  
Où combat sans rougir la vierge demi-nue ;  
Où le jeune guerrier menace du trépas  
L'amante qui le soir doit tomber dans ses bras.  
Ce spectacle, peu fait pour les glaces de l'âge,  
D'un bonheur qui n'est plus me retrace l'image ;  
Mon ame sans remords cherche encore à jouir,  
Et j'entre dans la tombe à la voix du plaisir.



VII. *Discours prononcé à l'académie française le lundi 15 Mai 1775, à la réception de M. le maréchal duc de Duras.*

LE discours de M. le maréchal de Duras est aussi court que modeste.

“ C'est à l'amitié seule, dit-il, que je dois la place dont vous m'honorez aujourd'hui. J'étais sans droit pour y prétendre; car le simple amour des lettres, la seule estime des grands talens, ne sont pas à mes yeux des titres suffisans; vos bontés ont suppléé à ceux qui me manquent, & j'en fens le prix dans toute son étendue. Je vous offrirai pour tribut ma sincere reconnaissance; elle m'inspirera sans cesse le zele le plus ardent & le desir le plus vif de profiter de vos conseils, de vos lumieres & de vos exemples. Vous voyant de plus près, messieurs, je ne pourrai que vous admirer davantage „

Le récipiendaire nous apprend dans l'éloge de son prédécesseur, M. de Belloy, une anecdote peu connue.

“ Né sans fortune, il s'interdisait, pour l'augmenter, tous les moyens défavoués par un cœur pur & une ame élevée. Egalement éloigné de la bassesse qui mendie les bienfaits, & de l'orgueil qui les repousse, quel bonheur

de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un tel homme ! J'en ai joui deux fois , & j'étais alors bien plus heureux que lui. Dans sa dernière maladie , privé des secours qu'exigeait sa situation , la déroba à ses amis qu'il craignait de fatiguer , ou plutôt d'affliger , son secret perça malgré lui ; il parvint au roi , & sa majesté m'ordonna sur-le-champ de lui donner une preuve de sa bienfaisance. Cette circonstance me procura deux plaisirs bien vifs , celui de lire dans le cœur de notre jeune monarque son empressement à soulager les malheurs qui parviennent à sa connaissance , & celui de voir dans l'ame de M. de Belloy les mouvemens de la reconnaissance la plus vraie. Il fit un effort pour la consigner dans la dernière lettre que sa langueur lui permit d'écrire , & son dernier sentiment a été l'amour de notre nouveau souverain „

M. de Buffon , directeur , a répondu en homme de lettres , à la brièveté énergique de l'homme de guerre.

A la réception de M. le chevalier de Châtelus , il avait défini l'éloge , & posé les bornes qui le séparent de la flatterie. Il est encore revenu ici sur le même sujet. Il a ajouté aux règles qu'il a présentées pour la louange , un précepte également nécessaire : c'est que les convenances doivent y être senties , & jamais violées.

“ Mais ce tact attentif, dit-il, de l'esprit qui fait sentir les nuances des fines bien-séances, est-il un talent ordinaire qu'on puisse communiquer, ou plutôt n'est-il pas le dernier résultat des idées, l'extrait des sentimens d'une ame exercée sur des objets que le talent ne peut saisir? La nature donne la force du génie, la trempe du caractère, & le moule du cœur. L'éducation ne fait que modifier le tout; mais le goût délicat, le tact fin, d'où naît ce sentiment exquis, ne peuvent s'acquérir que par un grand usage du monde dans les premiers rangs de la société. L'usage des livres, la solitude, la contemplation des œuvres de la nature, l'indifférence sur le mouvement du tourbillon des hommes, sont au contraire les seuls élémens de la vie du philosophe. Ici, l'homme de cour a donc le plus grand avantage sur l'homme de lettres; il louera mieux & plus convenablement son prince & les grands, parce qu'il les connaît mieux, parce que mille fois il a senti, saisi ces rapports fugitifs que je ne fais qu'entrevoir „

M. de Buffon, après avoir donné à l'illustre récipiendaire les éloges qui lui sont dus comme négociateur, après avoir loué sa bienfaisance qui l'a fait chérir des étrangers dans ses ambassades, parle de son goût pour les lettres, & fait des vœux pour en voir perpétuer la gloire.

“ Les lettres, dans leur état actuel, dit-il, ont plus besoin de concorde que de protection; elles ne peuvent être dégradées que par leurs propres dissensions. L’empire de l’opinion n’est-il donc pas assez vaste pour que chacun puisse y habiter en repos? Pourquoi se faire la guerre? L’émulation n’a jamais produit l’envie que dans les petites ames. On croit triompher, en ternissant un éclat qui souvent n’offusque que nous seuls; on se félicite en rabaisant la réputation d’un homme dont le seul défaut est de penser autrement; & sur quelles matieres? sur des choses futiles, souvent de pure spéculation, & presque toujours plus que problématiques. Eh! messieurs, *nous demandons la tolérance, accordons-la donc, exerçons-la pour en donner l’exemple.* Ne nous identifions pas avec nos ouvrages; disons qu’ils ont passé par nous, mais qu’ils ne sont pas nous; séparons-en notre existence morale; fermons l’oreille aux aboiemens de la critique; au lieu de défendre ce que nous avons fait, recueillons nos forces pour faire mieux; ne nous célébrons jamais entre nous que par l’approbation; ne nous blâmons que par le silence; ne faisons ni turbe ni cotterie, & que chacun poursuivant la route que lui fraie son génie, puisse recueillir sans trouble le fruit de son travail. Les lettres pren-

dront alors un nouvel effor ; & ceux qui les cultivent , un plus haut degré de considération ; ils seront généralement révéés par leurs vertus , autant qu'admirés par leurs talens.

.. " Qu'un militaire du haut rang , un prélat en dignité , un magistrat en vénération , célèbrent avec pompe les lettres & les hommes dont les ouvrages marquent le plus dans la littérature , qu'un ministre vertueux & bien intentionné les accueille avec distinction ; rien n'est plus convenable , je dirais rien de plus honorable pour eux-mêmes , parce que rien n'est plus patriotique. Que les grands honorent le mérite en public , qu'ils exposent nos talens au grand jour , c'est les étendre & les multiplier. Mais qu'entr'eux les gens de lettres se suffoquent d'encens ou s'inondent de fiel , rien de moins honnête , rien de plus préjudiciable en tout tems , en tous lieux. Rappelions - nous l'exemple de nos premiers maîtres , ils ont eu l'ambition insensée de vouloir faire secte. La jalousie des chefs , l'enthousiasme des disciples , l'opiniâtreté des sectaires , ont semé la discorde & produit tous les maux qu'elle entraîne à sa suite. Ces sectes sont tombées comme elles étaient nées , victimes de la même passion qui les avait enfantées ; & rien n'a survécu ; l'exil de la sagesse , le  
retour



retour de l'ignorance ont été les seuls & tristes fruits de ces chocs de vanité, qui même par leurs succès n'aboutissent qu'au mépris „.

Il n'y a personne qui n'applaudisse à ces leçons, que les circonstances ne justifient déjà que trop. La conduite toujours honnête, toujours modérée, toujours impartiale de l'orateur, lui assure, autant que ses talens, le droit d'en donner de pareilles.

M. de Buffon fait aussi l'éloge de M. de Belloy. A l'occasion du siège de Calais, il traite une question intéressante : savoir, si les sujets nationaux doivent être préférés sur la scène, & en général dans la littérature, aux sujets fabuleux. Il présente des idées bien hardies, qui ne manqueraient pas d'être honorées du nom de *paradoxes*, si elles se trouvaient dans une bouche moins vénérée; il parle du siège de Troye & des princes, des héros qui l'ont illustré.

“ Quels étaient ces princes, s'écrie-t-il? Que pouvaient être ces prétendus héros? Qu'étaient même ces peuples grecs ou troyens? Quelles idées avaient-ils de la gloire des armes? idées qui néanmoins sont malheureusement les premières développées dans tout peuple sauvage; ils n'avaient pas même la notion de l'honneur; & s'ils connaissaient quelques vertus, c'étaient des

vertus féroces , qui excitent plus d'horreur que d'admiration. Cruels par superstition autant que par instinct , rebelles par caprice ou fournis sans raison , atroces dans les vengeances , glorieux par le crime , les plus noirs attentats donnaient la plus haute célébrité. On transformait en héros un être farouche , sans ame , sans esprit , sans autre éducation que celle d'un lutteur ou d'un coureur : nous refuserions aujourd'hui le nom d'homme à ces monstres dont on se fait des dieux „

D'après ce principe , M. de Buffon établit entre la *Henriade* & l'*Iliade* une égalité qui équivaut à la préférence pour le poète moderne & qui sera probablement contestée.

“ Car , à talent égal , dit-il , quelle comparaison entre le bon & grand Henri , & le petit Ulysse , ou le fier Agamemnon , entre nos potentats & ces rois de village , dont toutes les forces réunies feraient à peine un détachement de nos armées ? Quelle différence dans l'art même ? N'est-il pas plus aisé de monter l'imagination des hommes que d'élever leur raison , de leur montrer des mannequins gigantesques , des héros fabuleux , que de leur présenter des portraits ressemblans de vrais hommes vraiment grands ? „

M. de Buffon finit en revenant à M. de

Belloy ; il le loue d'avoir , à l'imitation de nos voisins , puisé ses sujets dramatiques dans l'histoire de son pays ; & s'adressant au récipiendaire , en parlant des applaudissemens prodigués au siege de Calais :

“ On ignorait , monsieur , lui dit-il , jusqu'à ce jour la grande part qui vous revient de ces applaudissemens. M. de Belloy a dit à ses amis qu'il vous devait le choix de son sujet , & qu'il ne s'y était arrêté que par vos conseils. Il parlait souvent de cette obligation ; avons - nous pu mieux acquitter sa dette qu'en vous priant , monsieur , de prendre ici sa place ? „

---

### VIII. *Anecdote.*

LE jeune Robert attendait sur le rivage à Marseille , que quelqu'un entrât dans son batelet. Un inconnu s'y plaça , mais il allait en sortir incontinent , en disant à Robert qui se présente , & qu'il ne soupçonne point en être le patron , que puisque le conducteur ne se montre point , il va passer dans un autre. --- Celui-ci est le mien , monsieur , voulez-vous sortir du port ? --- Non. --- Monsieur. --- Il n'y a plus qu'une heure de jour. . . Je voulais seulement faire quelques tours dans le bassin , pour profiter de la fraîcheur & de la beauté de la soirée. . .

Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état. --- Cela est vrai, & je ne le suis pas en effet : ce n'est que pour gagner plus d'argent que je fais ce métier les fêtes & dimanches. --- Fi ! avare, à votre âge ! cela dépare votre jeunesse, & étouffe l'intérêt qu'inspire d'abord votre heureuse physionomie. --- Hélas ! si vous saviez pourquoi je desire si fort de gagner de l'argent, si vous me connaissiez, vous n'ajouteriez pas à ma peine celle de me croire un caractère si bas. --- J'ai pu vous faire tort : mais vous vous êtes mal exprimé. Faisons notre promenade ; vous me conterez votre histoire. --- ~~Et bien ! mon cher ami, dis-~~ moi donc quels sont vos chagrins ; vous m'avez disposé à y prendre part. --- Je n'en ai qu'un, celui d'avoir mon pere dans les fers, sans pouvoir l'en tirer encore. Il était courtier dans cette ville ; s'étant procuré de ses épargnes & de celles de ma mere, dans le commerce de modes, un intérêt sur un vaisseau en charge pour Smyrne, il a voulu lui-même veiller à l'échange de sa pacotille, & en faire le choix. Le vaisseau a été pris par un corsaire, & conduit à Tétuan, où mon malheureux pere est esclave avec le reste de l'équipage. Il faut deux mille écus pour sa rançon ; mais comme il s'était épuisé afin de rendre plus importante son entreprise, nous

sommes bien éloignés d'avoir encore cette somme. Cependant ma mere & mes sœurs travaillent jour & nuit ; j'en fais de même chez mon maître , dans l'état de jouaillier que j'ai embrassé , & je cherche à mettre à profit, comme vous voyez , les dimanches & les fêtes. Nous nous sommes retranchés jusques sur les besoins de premiere nécessité ; une seule petite chambre forme le logement de notre ménage infortuné. Je croyais d'abord qu'il m'était possible d'aller prendre la place de mon pere , & de le délivrer en me chargeant de ses fers ; j'étais prêt à exécuter ce projet , lorsque ma mere qui en fut informée , je ne sais comment , m'assura qu'il était aussi impraticable que chimérique , & fit défendre à tous les capitaines pour le Levant de me prendre à leur bord. --- Recevez-vous quelquefois des nouvelles de votre pere ? Savez-vous quel est son patron à Tétuan , & quels traitemens il y éprouve ?-- Son patron est intendant des jardins du roi ; on le traite avec humanité , & les travaux auxquels on l'emploie ne sont pas au-dessus de ses forces. Mais nous ne sommes point avec lui pour le consoler , pour le soulager ; il est éloigné de nous , d'une épouse chérie & de trois enfans qu'il aime toujours avec tendresse. --- Et quel nom votre pere porte-t-il à Tétuan ? -- Il n'en a pas changé : il s'appelle

Robert, comme à Marfeille. --- Ha ! ha ! Robert . . . chez l'intendant des jardins. --- Oui, monsieur. --- Votre malheur me touche ; mais d'après vos fentimens qui le méritent, j'ose vous préfager un meilleur fort, & je vous le fouhaite bien fincèrement . . . En jouiffant du frais, je voulais auffi me livrer à la folitude ; ne trouvez donc pas mauvais, mon ami, que je fois tranquille un moment.

Lorsqu'il fut nuit, Robert eut ordre d'abord. Sortant du bateau, fans lui donner le tems d'en defcendre, ni de l'attacher, l'inconnu ne permit pas à Robert de le remercier de fa bourse, qu'il lui laiffa, en le quittant ainfi avec précipitation. Il y avait dans cette bourse huit doubles louis en or, & dix écus en argent. Une générofité auffi confidérable infpira au jeune homme la plus haute opinion de la fenfibilité de l'inconnu : mais ce fut en vain qu'il fe fait des vœux pour le rencontrer & lui en rendre graces.

Six femaines après cette époque, cette famille honnête, qui continuait fans relâche à travailler, pour compléter la fomme dont elle avait befoin, étant à prendre un diner frugal, compofé de pain & d'amandes fèches, voit arriver Robert très-proprement vêtu, qui la fuprend dans fa douleur & dans fa mifere. --- Ah, ma femme ! ah, mes chers enfans ! comment avez-vous pu me

délivrer aussi promptement , & de la manière dont vous l'avez fait ? Voyez un peu comment vous m'avez équipé ; & puis ces cinquante louis que l'on m'a comptés en m'embarquant sur le vaisseau , où mon passage & ma nourriture étaient acquittés d'avance ! Comment reconnaître tant d'amour , tant de zèle ; & ce dépouillement affreux où vous vous êtes mis pour moi ? --- La surprise de la mère lui ôte d'abord la force de répondre ; elle ne peut qu'embrasser son mari , fondre en larmes ; ses filles , de l'imiter. Pour le jeune Robert , il reste immobile sur sa chaise , toujours sans mouvement , & il s'y évanouit enfin.

Les pleurs qu'il a répandus rendent la parole à la mère ; elle embrasse encore son mari , elle regarde son fils ; & le montrant au père : voilà votre libérateur. Il fallait 6000 francs pour votre rançon : nous en avons un peu plus de la moitié seulement , dont la meilleure partie est le prix du travail & de l'amour de votre fils. Ce respectable enfant aura trouvé des amis qui , touchés de ses vertus , l'auront aidé ; & puisqu'il projetait en secret , dès le principe de votre esclavage , d'aller prendre votre place , c'est sans doute à lui que nous devons notre bonheur : il a voulu de même nous en laisser la surprise. Voyez comme il le sent ! Mais secourons-le.

La mere vole à lui; ses sœurs en font de même. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on l'arrache de son évanouissement; il jette alors ses regards languissans sur son pere : mais il n'a point assez de force pour parler encore.

De son côté, tout-à-coup rêveur & taciturne, le pere paraît bientôt consterné; puis s'adressant à son fils : malheureux ! qu'as-tu fait ? comment puis-je te devoir ma délivrance sans la regretter ? comment pouvait-elle rester un secret pour ta mere, sans être achetée au prix de ta vertu ? A ton âge, fils d'un infortuné, d'un esclave, on ne se procure point naturellement les ressources considérables qu'il te fallait. Je frémis de penser que l'amour paternel t'ait rendu coupable ! Rassure-moi, sois vrai, & mourons tous, si tu as pu cesser d'être honnête. -- Tranquillisez-vous, mon pere, répondit-il, en se levant avec effroi : embrassez votre fils ; il n'est pas indigne de ce beau titre, ni assez heureux pour avoir pu vous prouver combien il lui est cher. Ce n'est point à moi, ce n'est point à nous, que vous devez votre liberté. Je connais notre bienfaiteur ; ma mere ! cet inconnu qui me donna sa bourse, m'a bien fait des questions. Je passerai ma vie à le chercher ; je le rencontrerai ; il viendra jouir de ses bienfaits, les partager, & verser avec



nous de douces larmes. Le fils raconte à son père l'anecdote de l'inconnu, & le rassure ainsi sur ses craintes.

Rendu à la tranquillité, Robert trouva des amis & des secours. Les succès les plus inattendus surpassant ses espérances, couronnent ses nouvelles entreprises. Au bout de deux ans, il se voit riche ; ses enfans établis & heureux, goûtent avec lui & sa femme, une félicité qui serait sans mélange, si les recherches continuellés du fils avaient pu lui faire découvrir ce bienfaiteur caché, objet de leur reconnaissance & de leurs vœux.

Il le rencontre enfin, un dimanche matin, se promenant seul sur le port. *Ah, mon dieu tutélaire !* C'est tout ce qu'il peut prononcer en se jetant à ses pieds, où il tombe sans connaissance. L'inconnu s'empresse de le secourir, & par quelque eau spiritueuse, parvient à le faire revenir ; il n'est pas moins pressé à lui demander la cause de son état. --- Ah ! monsieur, pouvez-vous l'ignorer ? Avez-vous oublié Robert & sa famille infortunée, que vous rendites au bonheur en lui rendant son père ? --- Vous vous méprenez, mon ami, je ne vous connais point, & vous ne sauriez me connaître ; car étranger à Marseille, je n'y suis que depuis peu de jours. --- Tout cela peut être : mais rappelez-

vous qu'il y a vingt-six mois vous y étiez déjà; cette promenade dans le port, l'intérêt que vous prîtes à mon malheur; les questions que vous me fîtes, seulement sur les circonstances qui pouvaient vous éclairer & vous donner les lumières nécessaires pour être mon bienfaiteur. Libérateur de mon père, pouvez-vous oublier que vous êtes le fauteur de notre famille entière, qui ne desire plus rien que votre présence? Ne vous refusez pas à ses vœux; partagez sa joie; venez confondre les larmes de votre attendrissement à celles de notre reconnaissance... Venez. --- Doucement, mon ami, je vous l'ai déjà dit : vous vous méprenez. --- Non, monsieur, je ne me méprends point. . . Vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puisse vous méconnaître : venez, de grace !.. Et le jeune Robert de le prendre par le bras, & de lui faire une douce violence pour l'entraîner, & le peuple de s'assembler autour de ces deux personnes.

L'inconnu alors, d'un ton plus grave & plus ferme : monsieur, cette scène me fatigue sans vous soulager. Quelque ressemblance frappante occasionne votre erreur; rappelez votre raison, & dans le sein de votre famille, allez reprendre la tranquillité dont vous me paraissez avoir besoin.—Quelle

barbarie ! bienfaiteur de cette famille , pourquoi , par votre résistance , par votre refus de m'accompagner , altérer le bonheur qu'elle ne doit qu'à vous ? Resterai-je en vain à vos pieds ? & ferez-vous assez cruel pour rebutter aujourd'hui le tribut touchant que nous réservons depuis si long-tems à votre sensibilité ? Et vous , ô mes concitoyens ! vous tous que le désordre & le trouble où je suis doivent attendrir , joignez-vous à moi pour que l'auteur de mon salut vienne contempler lui-même son propre ouvrage.

Ici l'inconnu se tait. Mais réunissant toutes ses forces & rappelant son courage , pour résister à la séduction de la jouissance délicieuse qui lui est offerte , il échappe dans la foule , aux yeux éteints & égarés du jeune Robert , & laisse au peuple étonné , un exemple d'un héroïsme tel qu'il n'avait point encore vu.

Le silence de la désolation , la suffocation du ressentiment succèdent à l'agitation dont l'honnête Robert est tourmenté : on est obligé de le porter chez lui , où enfin un torrent de larmes salutaires l'arrache au danger de sa situation.

L'inconnu , dont il a été question jusqu'ici , le serait encore maintenant , si des gens d'affaires ayant trouvé dans ses papiers , à la mort de leur maître , une note de 7500 livres

envoyées à Robert Mayn, de Cadix, ne lui en eussent pas demandé compte : mais seulement par curiosité, puisque la note était bâtonnée & le papier chiffonné, comme ceux qu'on destine au feu. Ce fameux banquier anglais répond qu'il en a fait usage pour délivrer un Marseillois nommé Robert, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de *Charles de Secondat, baron de Montesquieu, président à Mortier au parlement de Bordeaux.* (\*)

---

(\*) Dans sa vie active, laborieuse & observatrice, M. de Montesquieu aimait à voyager. Il visitait fréquemment sa sœur, madame d'Héricourt, mariée à Marseille.





## QUATRIEME PARTIE.

L E

## NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

**C**onstantinople. On mande du Caire, que la régence d'Egypte est disposée à favoriser le commerce des Indes par la Mer-Rouge, & à y attirer les navigateurs européens, plus expérimentés que ne le sont les mariniers du pays. Mehemet-Bey a traité avec beaucoup d'égards les Anglais qui lui ont présenté des dépêches du gouverneur de Bombay.

Le sieur Zegelin, envoyé de S. M. le roi de Prusse auprès de la Porte, ayant reçu ses lettres de rappel, se dispose à partir pour Berlin. Son successeur, qui est attendu incessamment, ne résidera ici qu'avec le simple titre de chargé d'affaires.

Deux caravelles ont mis à la voile pour l'Egypte, dont le gouverneur, Mehemet-Bey-Aboudaab, a formellement déclaré la guerre au cheik Daher.

La négociation entamée entre la Porte &

la cour de Vienne , relativement au district de la Moldavie , que cette dernière puissance a fait occuper par ses troupes , sera bientôt terminée. Le dragoman de la Porte a eu le 10 avril , avec l'internonce de la cour de Vienne , une très-longue conférence.

La grossesse de deux des femmes de sa hauteſſe ſe confirme , & caufe une joie univerſelle. On ſait que le grand-ſeigneur n'a point encore de fils , & que ſon unique ſucceſſeur eſt le prince ſultan Sélim , fils du dernier empereur , Muſtapha III , lequel eſt encore très-jeune.

*Alger.* Une frégate anglaiſe , entrée dans le port au mois de février dernier , a apporté au dey une lettre du grand - ſeigneur , par laquelle ſa hauteſſe l'invite à terminer à l'amiable les différends élevés entre cette régence & l'Angleterre. Le dey a remis au capitaine de cette frégate ſa réponse au grand-ſeigneur , avec une lettre pour S. M. Britannique , à qui il demande un nouveau conſul , comme un moyen préliminaire d'arrangement.

Le dey a reçu avis que le roi d'Eſpagne fait armer une flotte très - nombreuſe , & que l'empereur de Maroc eſt ſur le point de conclure avec S. M. C. un traité , par lequel le premier s'oblige à faire la guerre par terre aux Algériens , tandis que l'Eſpagne les atta-

quera par mer. Le dey paraît préparé à tout événement.

## R U S S I E.

*Moscou.* L'impératrice a fait notifier aux ambassadeurs & ministres étrangers, la démission du prince Galitzin, vice-chancelier. Cette charge éminente a été conférée au comte d'Ostermann, qui avait le caractère de conseiller-privé. Les dernières nouvelles de l'armée aux ordres du feld - maréchal comte de Romanzow, portent qu'elle a entièrement évacué la Moldavie & la Valachie, pour se cantonner en Pologne, où elle se retablit des fatigues qu'elle a effuyées. Les nouvelles acquisitions faites par la paix conclue avec les Turcs, ont été réunies à d'anciennes possessions, pour former deux gouvernemens; celui d'Azof comprendra Kertsch, Jenicalé, Saint-Anne, Bachmouth, une partie des lignes du côté de la petite Tartarie, & le pays qui se trouve entre ces lignes & la mer de Zabache; l'autre gouvernement portera le nom de nouvelle Russie. Pour soulager les provinces que Pugatschew a ravagées, le gouvernement vient d'établir une banque, dont le fonds sera de 50,000 roubles, 266,667 livres de France, pour chacune des villes de Casan, d'Orenbourg & de Nischeigorod. On prêtera pour dix ans à ceux qui ont le plus souffert, des sommes

proportionnées à la valeur de leurs biens & aux calamités qu'ils ont essuyées. L'intérêt est fixé à 1 pour 100 pendant les trois premières années, & à 3 pour les suivantes. L'impératrice s'est chargée en outre de faire élever selon leur naissance tous les orphelins dont les pères & les mères ont été massacrés par les rebelles.

Par un ukase du 18 mars, S. M. I. déclare que, pour reconnaître les bénédictions que le ciel lui a accordées pendant la dernière guerre, elle affranchit ses sujets de plusieurs impôts & servitudes. Elle ordonne en conséquence, que les nobles qui servent avec le grade d'officiers subalternes, seront traités désormais, quant aux punitions, comme ceux d'un grade supérieur; que les soldats ne seront plus soumis, sans une sentence préalable, aux peines ordinaires, qui sont plutôt un supplice qu'une punition; que la ration de gruau qu'on distribue aux soldats soit augmentée; enfin, que les déserteurs jouissent d'un pardon général. S. M. abroge dès cet instant tous les impôts qui devaient cesser à la conclusion de la paix; l'impôt établi sur les marchands & les corps de métier; l'impôt des mines de fer, qui payaient 100 roubles pour chaque fourneau; ceux qui étaient sur le fer de fonte, sur les machines de diverses fabriques, & notamment



ment sur les métiers des tisserands. Permet S. M. à tous & chacun d'établir librement toutes sortes de fabriques ou de manufactures, sans qu'il soit besoin de l'agrément préalable de quelque magistrat supérieur ou subalterne. Cette bienfesante souveraine, non contente de supprimer les impôts que la guerre avait fait établir, en annule beaucoup d'autres, tels que les droits sur les navires & bateaux servant au transport sur les rivières, & certains privilèges qui dans le fond n'étaient que de vrais monopoles. Permet S. M. à toute personne, de quelque nation ou peuple que ce soit, dans son empire, de contracter mariage sans permission préalable, & sans payer aucun droit, ce qui était défendu jusqu'ici. Elle supprime tous les droits établis sur les ruches & les abeilles tant domestiques que sauvages; sur les tonneaux propres à brasser la bière; sur les salines appartenant à des marchands qui font préparer le sel pour leur compte particulier; sur les magasins à bled, les tentes, les hôtelleries, les maisons à louer, les boutiques pendant les foires; sur les testamens & les contrats publics; sur les propriétaires de terres & les cultivateurs. S. M. annule toute poursuite qui aurait pu être intentée pour cause de la révolte intestine de 1773 & 1774. Enfin elle fait grace à ceux qui sont

actuellement détenus dans les prisons; c'est-à-dire, que ceux qui ont été condamnés au dernier supplice, le feront aux travaux publics; & ceux qui devaient subir quelque peine corporelle, seront envoyés aux colonies. Cette auguste souveraine abolit encore tous les procès & actions intentés pour le maintien de ses finances, qui ont duré plus de 10 ans sans être encore terminés. Elle remet les droits & impôts quelconques qui n'avaient pas été payés par des personnes actuellement mortes, & qui auraient pu être exigés de leurs héritiers. La liberté est rendue à tous les prisonniers détenus pour dette. Le pardon est accordé à tous délits commis, il y a plus de dix ans, qui n'ont pas été poursuivis dans cet intervalle. S. M. confirme la liberté de tous ceux qui ont été affranchis par leurs maîtres, & qui peuvent le constater, sous condition que chacun d'eux choisira librement, à quelle classe de paysans il veut appartenir, ou s'il veut être rangé dans celle des habitans des villes; ce qui servira de règle pour l'affujettir aux impôts. Enfin l'impératrice défend de regarder comme négocians les habitans des villes qui ne possèdent pas au-delà de 500 roubles de capital, & ordonne qu'ils seront soumis à la capitation dont elle exempte les négocians. On levera sur ceux-ci un pour 100 du capital qu'ils déclareront

posséder actuellement. Le 2 de ce mois, jour anniversaire de la naissance de notre auguste souveraine, S. M. I. a diminué dans toute l'étendue de son empire le prix du sel de 5 copecks par poud ; bienfait considérable, qui s'étend sur toutes les classes.

P O L O G N E.

*Varsovie.* L'ouverture du conseil permanent se fit le 19 avril dans la salle du palais. La séance se tint à huis clos. On répartit les membres du conseil en cinq départemens. Le 22, nouvelle séance, dont on fait seulement que ce corps travaille à affermir son autorité, qui semble ne pas être généralement reconnue. Les grands-généraux s'occupent du soin de remettre en haleine les troupes si long-tems négligées, & à les compléter sur le pied où elles ont été fixées par la nouvelle constitution. Le bruit court même que la Russie prendra l'armée de la république à sa solde.

On mande de Podolie que l'armée russe s'approche de plus en plus de l'Ukraine & du palatinat de Braklaw, que le feld-maréchal comte de Romanzow a transporté son quartier général de Mohilow à Zétomiez, & que dans le courant de ce mois, elle rentrera sur les terres de Russie, à l'exception de 30,000 hommes qui resteront en Pologne jusqu'au mois de septembre, sous les ordres

du général Romanus. S. M. le roi de Prusse a assigné Inovroclaw pour y recevoir l'hommage des districts qu'il a réclamés depuis quelque tems ; & le conseil permanent, instruit de cet ordre , a fait afficher une ordonnance portant défense aux habitans d'obtempérer, sous peine de confiscation , &c. Dans l'espace de huit jours , on a compté cinq couriers expédiés par le baron de Stakelberg , ministre de Russie , tant à sa cour qu'au feld - maréchal comte de Romanzow. On dit que les négociations ont pour objet les différends survenus avec les cours de Vienne & de Berlin , relativement à la démarcation des frontieres. Quarante mille Prussiens qui étaient répartis dans les deux Prusses , sont en marche pour se rassembler dans un camp près de Graudentz , où S. M. Prussienne viendra les faire manœuvrer.

La population de ce royaume est menacée d'une perte considérable par l'émigration des Tartares , à qui Jean Casimir, élu roi en 1648 , avait permis de s'établir aux environs de Vilna. La dernière diette leur ayant refusé les privileges dont jouissent les gentilshommes , & la permission de bâtir des mosquées ; ils ont obtenu de la Porte Ottomane quelques districts dans la Valahcie & la Moldavie , où ils se disposent de se retirer.

Le comte Garampi , nonce du saint-siege ,

vient de protester contre tout ce qui a été fait dans la diette en faveur des dissidens.

## S U E D E.

*Stockholm.* Le roi vient d'établir à Tornea une manufacture de gros draps, dont les Lapons font usage, & que les habitans de la Bothnie tiraient à grands frais de l'étranger. On continue à réparer toutes les forteresses du royaume; on les approvisionne de munitions de guerre, & on les garnit d'artillerie, particulièrement celles de Finlande. L'armée de Suede monte actuellement à 75 mille hommes bien disciplinés, bien exercés, & prêts à marcher au premier ordre. La flotte n'a jamais été sur un pied si respectable. Depuis que l'importation & l'exportation sont entièrement libres, le commerce & la fortune des citoyens ont pris une stabilité nouvelle. Les impôts ont été diminués de beaucoup, & le crédit public se rétablit.

Le 24 mai, S. M. accompagnée de la reine & du duc d'Ostrogothie, s'embarqua pour la Finlande sur deux chebecs de 30 canons. S. M. fera absente jusqu'au 5 juillet.

## D A N N E M A R C.

*Copenhague.* Sur la nouvelle de la mort de la reine Caroline Mathilde, arrivée à Zell le 10 mai, le prince royal & la princesse sa sœur ont pris le grand deuil, & n'ont point eu de cour dans leur appartement. Le roi,

la reine douairière & la famille royale prendront aussi le deuil qu'on a coutume de porter pour une grande puissance ; mais on attend la communication de ce triste événement de la part de la cour de Londres. Cette princesse était dans la 24<sup>e</sup> année de son âge : elle emporte les regrets de tous les habitans du lieu où elle avait fixé sa résidence.

*A L L E M A G N E.*

*Vienne.* L'empereur est parti pour la Croatie le 18 avril, accompagné seulement de deux officiers - généraux, d'un secrétaire, d'un chirurgien, & de quelques domestiques. L'impératrice reine vient de rendre une ordonnance dont l'objet est d'encourager la culture des abeilles. Pour cet effet elle établit des écoles pour l'éducation de ces précieux insectes, & assure que jamais cette branche d'industrie ne sera assujettie à aucun impôt. Une autre ordonnance défend les pèlerinages à Rome, qui, sous prétexte de la dévotion, occasionnent bien des maux.

*Berlin,* 3 avril. Le roi vient d'assigner une somme considérable pour l'embellissement de cette capitale. Tous les vieux édifices seront remplacés par de nouveaux, construits sur un plan uniforme. La place Guillaume sera ornée des statues du maréchal Keith, du lieutenant-général de Winterfeld, & du major de Kleift : ce dernier recevra cette

distinction à titre de poëte. La statue du comte de Schverin, de grandeur naturelle, se trouve déjà dans la même place. Le prince Dolgorouki, ministre extraordinaire de Russie, ayant obtenu la permission de retourner en Russie, où ses affaires l'appellent, est parti de cette capitale après avoir pris congé de LL. MM. & de la famille royale. On annonce la mort du colonel Guiscard, connu par ses ouvrages sur l'art militaire, auquel S. M. le roi de Prusse avait donné le nom de *Quintus Icilius*; celle du comte de Schaffgotich, ministre d'état; & celle du célèbre banquier juif, Veitel Ephraïm.

*Ratisbonne.* L'envoyé de Brandebourg a présenté à la diette un rescrit de la part du roi de Prusse, portant que S. M. Prussienne, prévoyant qu'en 1778 la pâque des protestans n'arrivera pas le même jour que celle des catholiques, & qu'il pourrait en survenir quelques troubles, elle desire que la diette prenne des mesures pour que les deux communions chrétiennes célèbrent cette fête le même jour.

On mande de Baviere que les paysans se sont révoltés à l'occasion de la cherté des bleds, & que ces malheureux ont déclaré que, si on ne leur donnait pas un prompt secours, ils iraient, sous les yeux même de leur souverain, se décharger du fardeau de la vie.

## I T A L I E.

*Rome.* Quatre ex-jésuites Napolitains qui avaient été privés de la pension dont ils jouissaient, viennent de l'obtenir de nouveau. S. S. a fait assigner vingt écus par an à chacun des ex-jésuites Portugais, pour leur vêtiaire. L'avocat Andretti a remis à la congrégation des jésuites, le procès qui concerne l'ex-général Ricci. On prétend qu'il sera bientôt remis en liberté.

*Florence.* On vient de publier une loi pour réprimer les abus que l'imprudence & la séduction multiplient dans les monastères. On ne recevra désormais aucune fille dans les couvens, pour l'élever, avant l'âge de dix ans. Aucune ne pourra prendre l'habit qu'à l'âge de vingt ans, & qu'auparavant elle ne soit sortie pour vivre dans le monde pendant six mois. On soumettra sa vocation à l'examen d'un ecclésiastique séculier, nommé par le gouvernement, & cet examen se fera en présence du juge séculier. Les moines ne pourront faire leurs vœux qu'à vingt-quatre ans, & avec la permission du gouvernement.

*Venise.* Jamais la fête de l'ascension & les cérémonies d'usage à cette époque, n'ont été célébrées avec tant d'éclat que cette année. La sérén. république a déployé toute sa magnificence pour recevoir avec les égards



du à leur rang , les augustes hôtes qui ont honoré cette ville de leur présence. S. M. I. & les archiducs ses freres , sont repartis d'ici très - satisfaits des fêtes par lesquelles on a tâché de les amuser pendant leur séjour.

### F R A N C E.

*Paris.* Le 5 , le roi partit de Versailles , accompagné de la reine , de Monsieur , de Madame & de monseigneur le comte d'Artois , & S. M. arriva à Compiègne le même jour sur les dix heures du soir. Le 8 , S. M. coucha à Fismes , d'où il repartit le 9 pour se rendre à Rheims. Après avoir reçu les clefs de la ville par les mains du duc de Bourbon , gouverneur de Champagne , S. M. y fit son entrée. Un détachement des mousquetaires & des gendarmes , marchait au-devant d'un des carrosses du roi , dans lequel étaient ses écuyers ; & ce carrosse était précédé du vol du cabinet. Le second carrosse était rempli par les grands officiers de la couronne. Les pages de la grande & de la petite écurie précédaient le magnifique carrosse du roi. S. M. était accompagnée de Monsieur , de monseigneur le comte d'Artois , de messeigneurs les ducs d'Orléans & de Chartres , prince de Condé , prince de Conty & comte de la Marche. Les capitaines des gardes de quartier , à cheval , étaient

aux portières du carrosse , qui était environné de vingt-quatre valets-de-pied. Le gouverneur & le lieutenant-général de Champagne le précédaient à cheval. Les gardes du corps & les chevaux légers marchaient après , avec le grand maître & le maître des cérémonies. Le guet des gardes du corps , & celui des gendarmes fermaient cette pompeuse marche.

S. M. fut reçue à l'église métropolitaine par l'archevêque duc de Rheims , à la tête de son chapitre , & elle y entendit le *Te-Deum*. La reine est aussi arrivée ici *incognito* , accompagnée de Madame. La veille de la cérémonie , l'archevêque d'Aix a prononcé sur les devoirs réciproques des rois & des peuples , un discours touchant & digne de l'auditoire. La cérémonie fut abrégée d'environ trois heures. Le beau moment est celui où le roi élevé sur son trône , entouré de ses grands officiers , des pairs , de la haute noblesse , paraît avec tout l'éclat de la royauté aux yeux du peuple , à qui on ouvre les portes de l'église. Les cris de joie , le bruit du canon & de la mousqueterie , les fanfares de la musique qui retentissent de toutes parts , causent les plus vifs transports. On a vu couler des larmes des yeux du jeune monarque. La reine en a versé & est tombée en syncope. L'envoyé de Tripoli , frappé d'admiration , a fondu en pleurs.

On annonce des édits pour le soulagement du peuple. On parle de modérer certaines impositions, & d'en supprimer d'autres. Le ministre des finances ne cesse de s'occuper des moyens de parvenir à une administration plus douce, de percevoir l'impôt avec moins de frais, & d'empêcher les vexations. On dit son projet prêt à éclorre.

Le duc de Choiseul a été traité, à Rheims, avec distinction, S. M. l'ayant chargé, en l'absence du duc d'Uzès, de faire les honneurs de la table des ducs & pairs. Le duc d'Aiguillon est depuis plusieurs jours dans ses terres.

#### *E S P A G N E.*

Cent cinquante vaisseaux de transport, chargés de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, & d'un hôpital complet, ont reçu à bord environ 9000 hommes, tant d'infanterie, que de canonniers & de cavalerie. Ce convoi doit partir de Barcelone pour Carthagene, où est le rendez-vous général de la flotte, qui sera composée de plus de 700 voiles, y compris les bâtimens de transport, ayant à bord 30,000 hommes de débarquement, & 6000 chevaux. Les troupes de terre seront commandées par le comte O-Reilly, lieutenant-général; & D. Cartéjon, lieutenant-général, aura le commandement de celles de mer. Le

manifeste du roi contre les états barbaresques est prêt à paraître. S. M. C. a ordonné de faire pendant neuf jours dans toute la monarchie, des prières publiques afin d'obtenir l'heureux succès de la campagne qui va s'ouvrir en Afrique. Il paraît que le but de la cour est de s'emparer d'un port dans les états du roi de Maroc, avec une certaine étendue de pays, où l'on établira de vastes magasins à bled, qui pourront fournir cette denrée à l'Espagne & à la France.

#### A N G L E T E R R E.

*Londres.* Les lettres reçues à Bristol le 22 mai, par un vaisseau arrivé de la nouvelle Yorck, ont apporté la facheuse nouvelle que l'on attendait depuis long-tems, du commencement des hostilités entre les troupes du roi & les milices de Boston. L'action s'est passée le 19 avril. En voici quelques circonstances : " La nuit du 17 au 18, un corps commandé par le colonel Smith, fit secrètement une descente à Cambridge. Plusieurs habitans furent enlevés & maltraités la même nuit sur le chemin entre Boston & Concord. La ville de Lexington en prit l'épouvante, & fit marcher 100 hommes vers Concord, dont huit furent tués par les troupes du roi, & le reste dispersé. Le colonel Smith se portant vers la ville, y attaqua le premier un corps de provinciaux : il en résulta un

combat qui dura tout le jour, & qui a coûté la vie à plusieurs personnes de part & d'autres. On confirme en particulier celle du colonel Smith ; peu s'en est fallu que le lord Percy qui avait marché à son secours, n'ait été fait prisonnier. Immédiatement après cette escarmouche, on a assemblé toute la milice de la province, qui campa en présence des troupes du roi, au nombre de 15,000 hommes sous les ordres du colonel Pridle, officier expérimenté. Ces troupes, avec les différens renforts qui s'y sont joints, forment un corps de 22,000 hommes fournis d'un train de 40 pieces de canon.

Dès que le peuple de la nouvelle Yorck fut informé du combat de Boston, il se rendit en foule à la maison-de-ville, où il s'empara de toutes les armes qu'on y avait déposées pour les troupes royales. De là se transportant au port, il enleva toutes les munitions chargées sur deux bâtimens pour le général Gage ; ensuite toute la milice se mit en marche pour Boston. Les lettres du 4 mai, portent qu'une grande partie de la garnison de la nouvelle Yorck a été faite prisonniere, & que le reste a été forcé de se réfugier sur les vaisseaux de guerre. Les habitans se sont saisis des rênes du gouvernement, & ont nommé un conseil provincial pour administrer la province. Les mêmes let-

tres ajoutent que les Bostoniens ont notifié au général Gage que , s'il ne s'embarquait pas dans l'espace de trois jours avec toutes les troupes , ils réduiraient leur ville en cendres. M. Gage perd journellement du monde par la désertion ; le soldat ne fait son devoir qu'à regret. Les fonds publics ont baissé depuis les premières nouvelles des hostilités , & ils n'ont pas repris faveur.

S U I S S E.

*Bâle.* Aujourd'hui , 24 mai , à une heure après-midi , S. A. R. M. le prince de Condé , accompagné du duc de Bourbon son fils , arriva à Huningue , au bruit du canon de la place. Ils descendirent de carrosse à la barrière , où ils furent complimentés par le commandant & le corps municipal , qui les accompagnerent jusqu'à l'hôtel de M. le commandant. La garnison sous les armes formait une haie depuis la porte. Après avoir dîné avec sa suite & l'état-major du régiment , S. A. S. visita les fortifications , & repartit sur les trois heures pour Neuf-Brisach.

Le 29 , LL. EE. du conseil souverain , ont nommé pour députés à la diette de Frauenfeld , S. E. M. le bourguemaitre de Barry , & M. le trésorier Münch.

*Arlesheim* , 29 mai. Aujourd'hui le haut chapitre de cette ville a procédé en présence du comte de Ried , commissaire impérial , à

l'élection du prince évêque de Porentru, titulaire de Bâle ; & les suffrages se sont réunis en faveur de Frederic-Louis-François de Vangen, de Geroldsegg, d'une des plus anciennes maisons d'Alsace, chanoine & grand-chantre du chapitre. Notre nouveau prince est âgé de 47 ans. Son installation se fit dans l'église, au milieu d'un concours de peuple & d'un grand nombre de personnes de distinction, qui s'étaient rendues ici pour cette cérémonie. Après la messe, S. A. fut revêtue des marques de sa dignité par M. le grand-prévôt de Rinck ; après quoi il adressa en latin un compliment très-bien tourné au commissaire impérial, & au chapitre. En sortant de l'église, un magnifique carrosse à six chevaux le conduisit au château, où il y eut un grand dîné.

*Manheim.* Le 175<sup>e</sup> tirage de la loterie électorale Palatine, s'est exécuté le 24 mai 1775 ; les numéros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

24. 41. 23. 29. 57.

Le 176<sup>e</sup> tirage s'est fait le 14 juin 1775, & les numeros sortis sont :

28. 36. 89. 2. 50.

F I N.



## T A B L E.

### I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- |   |        |
|---|--------|
| I. <i>Encyclopédie universelle. Tome XLI.</i>                             | page 3 |
| Yverdon, 1775, in-4 <sup>o</sup> .  |        |
| II. <i>Flémens d'agriculture, &amp;c.</i>                                 | 10     |
| III. <i>Etat présent du royaume de Portugal, en l'année 1766, &amp;c.</i> | 17     |
| IV. <i>Les enfans élevés dans l'ordre de la nature, &amp;c.</i>           | 22     |

### II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- |   |    |
|---|----|
| I. <i>La Brouette du vinaigrier, &amp;c.</i>        | 27 |
| II. <i>Voyage en Sicile &amp; à Malthe, &amp;c.</i> | 33 |

### III. PARTIE. Pièces fugitives.

- |   |    |
|---|----|
| I. <i>Bazile. Anecdote française, &amp;c. Suite.</i>  | 49 |
| II. <i>Monopole &amp; monopoleur.</i>   | 58 |
| III. <i>Pensées sur la flatterie.</i>   | 64 |
| IV. <i>Lettre aux éditeurs. Par M. M. P. H. de l'A. de C.</i>   | 69 |
| V. <i>Épître d'une dame à son amie, &amp;c.</i>   | 75 |
| VI. <i>Épître au comte de Tressan, &amp;c.</i>  | 83 |
| VII. <i>Discours prononcé à l'académie française le lundi 15 mai 1775, à la réception de M. le maréchal duc de Duras.</i> | 92 |
| VIII. <i>Anecdote.</i>  | 99 |

### IV. PARTIE. Annales politi, de l'Europe. 109